

146

Townsend's

840-2 = 40

L'APOTHIKAIRE

D E

MURCIE.

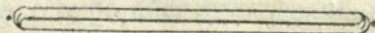
L'APOTHIKAIRE
DE MURCIE,

OU

LES AMANS
PLUS HEUREUX QUE SAGES.

COMÉDIE

EN QUATRE ACTES, EN PROSE.



VIENNE,
DE L'IMPRIMERIE DES FRÈRES GAY.

M. DCC. LXXXV.

CARACTERES
ET HABILLEMENS
DE LA PIÈCE.

SEDILLO. Habit brun, court boutonné; cheveux blancs & plats, calotte noire sur la tête dans la maison, tablier verd, fraise & manchettes. Quand il fort de chés lui, manteau gris, grand chapeau usé.

DONA LEONARDA, habillée en Duegne Espagnole. Le vêtement d'une couleur modeste & sombre, bonnet noir sur la tête; c'est une femme vive, accariâtre & ambitieuse; emportée dans le premier mouvement, mais voulant mettre dans ses actions un ton de noblesse & d'éducation qu'elle prend à contre-sens.

ISABELLE, en Espagnolette, comme *Rosine dans le Barbier de Séville*. Nul ornement sur la tête qu'un ruban rose qui noue les cheveux. Son caractère aimable & doux doit être exprimé par une sensibilité extrême: dans

57-511

les scènes de dépit & de jalousie, elle n'a qu'une colère modérée & noble.

CHINCILLA, jeune personne, spirituelle, vive & enjouée; plus ce rôle sera joué avec finesse, plus il fera d'effet.

Son vêtement est un juste blanc ou gris à basquines, avec une toque ou petit bonnet noir sur la tête, orné de plumes.

Le Docteur OSORIO. Grande perruque, soutanelle noire, fraise & grandes manchettes relevées, manteau d'écarlate, grand chapeau.

Il doit avoir le ton d'assurance & de présomption d'un ignorant qui croit valoir beaucoup.

ALPHONSE. Habit élégant; un grand manteau dans les premières scènes du premier acte & dans les dernières du quatrième.

Jeune homme bien élevé, craintif & irrésolu dans ses entreprises.

Don Ruy GOMEZ. Son habit est une robe de Juge Espagnol; une grande perruque, & une longue baguette blanche à la main.

Le Capitaine RODRIGUE DE PÉNAFIELS, vieux Militaire. Ce rôle demande à être un peu chargé.

Son vêtement est un justaucorps de Buffle, à galon d'argent; culotte de peau noire, chapeau à grand galon d'argent, bottes de Cavalier, grande rapière en baudrier; un emplâtre sur l'œil, des moustaches, une canne & une béquille.

DIEGO. Habit de Majo, comme *Figaro dans le Barbier de Séville*. Ce rôle ne doit point être chargé. La gaieté & la faillie doivent uniquement briller dans le jeu de l'acteur.

FABRICE, jeune payfan au service de Sedillo, habillé à la Galicienne; les cheveux dans la queue, gilet gris, large ceinturon noir, culotte rouge, manches pendantes en arrière.

GILLES, domestique du Docteur Osorio, habillé de même.

GALUPPO, habillé à la Françoisise.

Les ALGUAZILS. Habit, manteau, épée de Crispin, chaussure noire, une perruque naissante & longue, une courte baguette blanche.

P E R S O N N A G E S.

EMMANUEL SEDILLO, père d'Isabelle.
Dona LEONARDA, sa femme.
ISABELLE, leur fille.
CHINCILLA, jeune personne élevée dans la
maison de Sédillo.
Don Ruy GOMEZ, Alcade de la Ville.
OSORIO, Médecin.
ALPHONSE, son fils.
Le Capitaine RODRIGUE de PÉNAFIELS,
DIEGO.
FABRICE, garçon Apothicaire,
GALUPPO, domestique du Comte d'Aréna,
GILLES, domestique du Docteur Osorio,
Un Greffier.
Trois Alguazils.
Gardes & Domestiques,

La Scène est à Murcie.



L'APOTHIKAIRE
DE MURCIE,
O U
LES AMANS
PLUS HEUREUX QUE SAGES.

ACTE PREMIER.

*Le Théâtre représente une rue de la Ville de
Murcie ; on voit dans le fond la maison de
l'Apothicaire Sedillo. Il fait nuit,*

SCÈNE PREMIÈRE.

SEDILLO, LEONARDA, ISABELLE,
CHINCILLA.

(Ils sont assis devant la porte de la maison.)

SEDILLO.

COMME la fraîcheur de cette nuit ranime
après la chaleur qu'il a fait pendant le jour !

Mais quoi ! tu ne dis mot, Isabelle, tu rêves ? Depuis quelque temps je te trouve changée, tu n'as plus cette gaieté, cet enjouement qui nous charmoient. Qu'as-tu donc, mon enfant ?

ISABELLE.

Rien, mon Père.

LEONARDA.

Rien, & toujours rien, voilà la seule réponse que l'on en peut tirer.... Voyez comme elle est là, le menton dans l'estomac?... Allons, la tête haute; que veut dire ceci?... Cela n'a ni maintien, ni graces; on diroit à la voir que je ne lui ai donné aucune éducation... Oh ! cela m'ennuie à la fin.

SEDILO.

Pourquoi la brusquer ainsi ? laisse - moi lui parler raison.

LEONARDA.

J'aime bien que tu veilles me reprendre sur le ton que je dois prendre pour parler à ma fille..... mêle - toi de tes drogues, de tes

emplâtres; je veux croire que tu y entends quelque chose, mais à l'éducation d'un enfant & sur-tout d'une fille, tu m'as prouvé bien des fois que ce n'étoit point du tout ton fait.

SEDILO.

Soit... gronde ta fille, mais laisse - moi en repos; je ferai bien aise quand elle fera mariée, & que je n'aurai plus cette charge sur les bras.

LEONARDA.

C'est une charge qui te pese beaucoup, en vérité.

ISABELLE,

Vous me destinés donc au Capitaine, absolument à lui ?

LEONARDA *vivement.*

Sans doute.... mais en vérité, je crois que cette petite fille voudroit y trouver à redire.

ISABELLE.

C'est de mon fort que vous disposés; si vous daignés m'entendre....

LEONARDA.

Point de raison!.. À ton âge, vraiment, il te sied bien de faire des observations... C'est pour ton bien que nous te marions au Capitaine, ainsi tu obéiras, & cela sans repliquer.

CHINCILLA.

Ma cousine n'ose vous avouer qu'elle se sent une répugnance insurmontable pour le Capitaine; & vraiment...

LEONARDA.

Que tu lui inspires peut-être, Mademoiselle l'avocate... Mais voyés l'insolence de ces deux péronelles.

SEDILLO.

Ma fille, sois assurée que nous ne voulons que ton bonheur, & que tu le trouveras dans la personne du Capitaine, notre ancien ami... N'est-ce pas, ma vieille?

LEONARDA.

La vieille! je n'aime point cette expression; façon de parler d'un homme de ton état...;

mais si tu veux prêcher ta fille, mets au moins plus de raison dans ce que tu dis.

SEDILLO *se rengorgeant & prenant un ton empesté.*

Ecoute, Isabelle; si le Capitaine n'a pas ce brillant, cet extérieur qui plaît à ton âge & à ton sexe, & qui fait parler des petits cœurs... là... comme le tien, il a d'autres qualités plus rares & plus essentielles qui te le feront chérir; & puis l'on te met peut-être dans la tête que parce qu'il a un œil & une jambe de moins...

LEONARDA.

Allons, que vas-tu dire encore? toujours des expressions si plates, si crues, si peu réfléchies...

SEDILLO.

Je me donne au diable, ma femme, si je fais ce que tu veux; dois-je parler à ma fille autrement que je n'ai parlé toute ma vie, & qu'ont parlé tous les Sedillo qui ont existé?

ISABELLE.

Ah, Chincilla!... je le vois, je suis destinée à être toute ma vie malheureuse.

CHINCILLA.

Modérés-vous devant votre Mère, je vous en conjure.

LEONARDA.

Que chuchotés - vous là ensemble...? on parle haut quand on a quelque chose de bon à dire, & sur-tout devant ceux auxquels on doit du respect: allés, retirés-vous, toutes les deux.

SEDILLO.

Oui, rentrés, rentrés, & mettés en paquet ces herbes & ces fleurs que vous trouverez dans les paniers.... Allons, de la gaieté, ma fille; tu fais combien je t'aime.

ISABELLE.

Ah, mon Père! (*Elles rentrent*).

SCENE II.

LEONARDA, SEDILLO.

LEONARDA.

IL est temps de marier cette fille; cette passion qu'elle a conçue pour le jeune Oforio, lui tourne entièrement l'esprit, & me détermine à hâter son mariage avec le Capitaine.

SEDILLO.

Comment, elle aime le jeune Oforio, le fils de mon ennemi, de mon antagoniste?... Ah! je ne m'étonne plus.... Tu as raison; il faut, sans plus tarder, presser son mariage: d'ailleurs c'est une espèce d'obligation de notre part, puisque notre fille aînée, que nous avons perdue malheureusement, lui étoit promise; il aura donc celle-ci.

LEONARDA.

De plus, il est d'extraction noble, Hidalgo; c'est par conséquent un parti tout-à-fait

convenable.... Je veux que la noce se fasse demain, fans plus tarder... A propos de cela, que donneras-tu à Isabelle? Car il faudra bien un peu se montrer dans cette occasion, & ne pas faire dire aux gens... Sedillo vient de marier sa fille, mais en vrai ladre, en petit bourgeois.

SE D I L L O.

Ce que je lui donnerai?... Mais... je pense que le Capitaine est notre ancien ami, qu'il ne prendra pas notre fille par intérêt; qu'il est riche lui-même, & que...

LE O N A R D A.

Et que tu voudrois ne rien donner; c'est ce que je ne souffrirai pas... Il faut que tu lui assures au moins cinq cents pistoles.

SE D I L L O.

Cinq cents pistoles!... mais, y penses-tu, ma femme, & où les prendre?

LE O N A R D A.

De ta poche.

SE D I L L O.

SE D I L L O.

De ma poche? Il faudroit les avoir.

LE O N A R D A.

Contes que tout cela... il faudra les donner.

SE D I L L O.

Oui; hé bien, je ne marie plus ma fille.

LE O N A R D A *d'un ton décidé.*

Mais, si je le veux.

SE D I L L O.

Deux cents pistoles feroient bien affés, je pense.

LE O N A R D A.

Fi, quelle gueuserie!... Cinq cents pistoles, & ce n'est pas trop.

SE D I L L O.

Tu veux donc me ruiner?... Il faut être raisonnable; trois cents...

LE O N A R D A.

Cinq cents, & ne m'en parle plus, ou je

B

veux qu'on me montre au doigt, si je ne t'en fais pas donner six cents.

SE D I L L O.

C'est m'affaffiner ; c'est vouloir ma perte. Allons, quatre...

LE O N A R D A.

Hé bien, pour te prouver que je suis bonne femme, foit, quatre. (C'étoit la femme que je voulois). Mais, tiens parole ?

SE D I L L O.

Tu les auras, quoique ce foit une furieuse femme ; mais outre cela, je ne paye plus un fou.

LE O N A R D A.

Hormis le trousseau, qui n'est pas compris.

SE D I L L O.

Le trousseau ! ah, miséricorde !... Voyons un peu en quoi consiste ce trousseau ?

LE O N A R D A.

Prends tes tablettes & écris ; il faut sans cela que je note les articles.

SE D I L L O.

Oh, la belle idée de vouloir me faire écrire actuellement qu'il fait nuit ! dis, dis seulement, je remarquerai bien tout.

LE O N A R D A.

Deux douzaines de chemises, autant de...

SE D I L L O.

Pourquoi deux douzaines, s'il vous plaît, je pense qu'une douzaine feroit bien magnifique ; en ai-je moi-même plus qu'une demi-douzaine, & cela ne me suffit-il pas ?

LE O N A R D A.

Si tu te récries ainsi sur tous les articles, je cesse de les nommer ; au surplus cela est fort inutile, tu n'y entends rien ; paye seulement, & je me charge du reste.

SE D I L L O.

Paye, & paye ; voilà toujours le refrain de la chanson ; l'on diroit que je ne suis que le caissier de Madame... Va te promener avec

ton troufseau; je veux bien encore payer celui-ci, comptant bien que c'est le dernier enfant que le ciel nous accordera. Il ne m'en faudroit plus qu'un à établir encore pour m'envoyer à l'hôpital.

L E O N A R D A.

Ce n'est pas tout.

S E D I L L O,

Quoi donc? (*à part.*) Je tremble pour ma bourse.

L E O N A R D A.

Je m'ennuie de n'être qu'une simple bourgeoise, fans nom, fans titres; tandis que je vois tous les jours mille de mes semblables en acquérir, s'élever, s'ennoblir & se procurer par leur argent, une considération, des égards qui flattent & qui me rendroient très-heureuse. N'en avons-nous pas une preuve récente dans la personne du Médecin Osorio, qui vient d'être fait Baron? Etoit-il plus que nous?... Ainsi, mon cher, mon adorable Sedillo, il me faut, à tel prix que ce soit, un nom, un rang,

quelque titre enfin, qui me tire de la classe roturière dans laquelle je suis, & dans laquelle je ne saurois plus long-temps exister.

S E D I L L O.

Mais, ma femme;... as-tu perdu l'esprit? Quelle idée!... Quelle diable de manie!... Tu n'as pas réfléchi sans doute...

L E O N A R D A.

Non, j'y ai bien pensé, j'y ai bien réfléchi; quelques milliers d'écus distribués à propos, un voyage à Madrid, le succès est certain; & le titre de Marquis précédant notre nom, je n'aurai plus la mortification de voir ces Dames de haut parage, me regarder avec mépris & par dessus l'épaule.

S E D I L L O.

Crois-moi, ma femme, restons ce que nous sommes. Que gagnerons-nous au change? la haine de nos anciens amis & le mépris de nos nouveaux camarades.... Si notre fils, ce fils, hélas! que nous avons perdu si jeune, vivoit

encore : . . . passe ; mais qui fait si jamais nous en entendrons parler ? Isabelle est le seul enfant qui nous reste , ainsi . . .

LEONARDA.

Voilà comme pensent tous tes semblables ; point d'ambition , point d'élévation dans l'ame : si tout le monde avoit fait ainsi , personne ne feroit forti de l'état peu considéré de ses ancêtres . . . D'ailleurs , je compte toujours sur l'accomplissement de la prédiction qu'on m'a faite que nous retrouverions à la fin notre fils. Promets-moi seulement de ne pas t'opposer à mes vues : nous parlerons de nouveau ensemble sur ce sujet.

SEDILO.

Soit ; mais laisse - moi retourner à ma boutique pour y travailler à mes nouvelles découvertes . . . Amuse - toi de tes chimères ; pour moi , c'est au vrai , à la science , à l'utile que je vise.

SCÈNE III.

LEONARDA seule.

VA, va , pauvre homme , ta science , ton étude ne te meneront pas à grand'chose ; rarement le talent mene à la fortune ; & tel est mort sur le fumier , qui en favoit plus que la moitié du genre humain. Tu travailles à des recherches occultes ; moi , je travaille à illustrer ma famille . . . Tu t'applaudis de quelques découvertes qui resteront ensevelies dans la poussière de ton cabinet , je me rengorgerai moi , d'un titre qu'on ne pourra me disputer , & je verrai qui de toi ou de moi jouira d'un triomphe plus réel.

SCÈNE IV.

ALPHONSE *seul.*

(Il est enveloppé dans son manteau, le chapeau sur les yeux, une lanterne sourde à la main, qu'il cache soigneusement).

C'EST donc en vain que je viens ici chaque nuit pour tâcher de m'introduire dans la maison de Sedillo Vainement depuis quinze jours j'épie le moment qu'il soit sorti pour exécuter le projet que j'ai formé d'enlever Isabelle; il semble que le maudit vieillard m'ait deviné, & que pour traverser mes desseins, il ne bouge plus de chés lui . . . Voyons s'il me faudra encore aujourd'hui attendre inutilement jusqu'à l'aube du jour? Je vais m'affeoier sur cette borne & m'enfoncer dans mes tristes pensées, auxquelles je succomberois, si l'attente d'un événement plus favorable ne soutenoit mon courage abattu Je ne quitterai point cette porte de vue; si elle s'ouvre, & que M^e Sedillo en sorte, mon bonheur est certain.

SCÈNE V.

ALPHONSE, DIEGO.

DIEGO.

VOICI l'heure de mon rendés-vous, & le moment de faire preuve de mon savoir-faire . . . Voyons, avant toute chose, si le vieux drôle est à la maison . . . Chincilla & moi, nous sommes comme deux chefs de ferre-file; nous nous entendons par les signaux: une lumière à la fenêtre, signal que M. Clysterus est à la vacation; bon vent, voiles déployées: une triste & morne obscurité, signe de détresse, il faut enverguer, le vieux dragon est à la maison: haute manœuvre pour le faire dénicher, pour gagner le dessus du vent . . . C'est bien-là ma leçon, si je m'en souviens; . . . commençons d'abord par nous assurer des dehors.

(il va roder autour de la maison).

ALPHONSE.

Il me semble voir quelqu'un roder autour

de la maison de Sedillo?... Seroit - ce un rival?... Isabelle me feroit-elle infidelle?... Cette pensée me met en fureur... Sachons qui c'est. (*Il s'avance vers Diego*). Qui va là?

D I E G O.

Celui qui marche.

A L P H O N S E.

Qui es-tu?

D I E G O.

Un homme.

A L P H O N S E.

Tu veux plaisanter, je pense; fais - tu que je suis homme à t'en faire repentir... Ton nom, & que cherches-tu ici?

D I E G O.

Si on vous le demande, dites que vous n'en savés rien. (*à part.*) Au diable l'importun!

A L P H O N S E.

Voyons un peu sur quoi tu fondes ton infolence? (*Il s'avance & le regarde avec sa lanterne.*) Quoi! c'est toi, Diego?

D I E G O.

Quoi, c'est vous, Seigneur Alphonse! & que faites-vous ici?

A L P H O N S E.

E toi, qu'y fais-tu?

D I E G O.

Comme je n'ai point de secret pour vous, je vous avouerai, mais en confidence, que je suis ici pour un rendés-vous... Vous sentés bien qu'en affaire semblable un tiers est toujours de trop; ainsi je vous prie très-humblement de me faire l'amitié de vous en aller.

A L P H O N S E.

Je le ferois volontiers, si cela se pouvoit; mais pour répondre à ton doux compliment & te payer de la même monnaie, apprends qu'un rendés-vous m'attire pareillement ici.

D I E G O.

(*à part*) Peste soit de l'aventure!... (*haut*) Mais, cela est admirable, délicieux...; quoi!

vous, un rendés-vous aussi? tant mieux, morbleu, ce fera partie quarrée. . . Que je ne vous gêne pas; pour moi, je ne bouge pas d'ici.

A L P H O N S E.

Peut-on savoir quel est le charmant objet qui t'attire ici?

D I E G O.

Voyés-vous cette maison?

A L P H O N S E.

C'est celle de l'Apothicaire Sedillo.

D I E G O.

Tout juste. (*à l'oreille.*) Hé bien, Monsieur, celle pour laquelle je soupire, & à laquelle je viens faire ici l'amour dans toutes les règles du roman, est là-dedans.

A L P H O N S E.

Celle que j'aime habite pareillement cette maison.

D I E G O.

Du diable! (*à part.*) ceci me déplaît fort. . .

(*baut.*) Entendons-nous, Monsieur; je ne fais, mais une fueur froide me monte le long de l'épine du dos. . . Il y a tant de ressemblance dans nos demandes & nos réponses réciproques, . . que je tremble; je ne fais si c'est de peur ou de froid, que nous ne soyons rivaux: daignés donc, pour me rassurer, ou pour m'exterminer, me dire bien vite le nom de votre héroïne.

A L P H O N S E.

C'est . . . Isabelle.

D I E G O.

Ah, je respire! . . . allés votre chemin, Monsieur; la semillante Chincilla est celle que j'adore. Grâce au ciel, ou plutôt au hasard, j'en suis quitte pour la peur. . . Mais étoit-elle sans fondement? . . . Ma foi, chat échaudé craint l'eau froide; & le cœur d'une fille qui donne des rendés-vous, me paroît un objet diablement sujet à caution; car qui fait en donner à un, peut, je pense aussi, sans miracle, en donner à deux, à trois. . . en amour il n'y a jamais que le premier pas qui coûte.

ALPHONSE.

Je suis venu ici pour tâcher de m'introduire chés Isabelle, & tous les moyens que j'ai tentés jusqu'à présent, ont été infructueux. Juge de ma situation ; je l'aime, je sens que je ne puis être heureux qu'en la possédant ; & j'apprends que demain ses parens la marient à un certain Capitaine Rodrigue de Pénafiels ; il ne me reste donc d'autre moyen pour empêcher ce mariage, que de l'enlever.

DIEGO.

Et vous voulés exécuter ce projet cette nuit-même ?

ALPHONSE.

Il n'en seroit plus temps demain.

DIEGO.

Je vois bien, Monsieur, qu'il faut que je vous donne une preuve de mon talent pour les expéditions nocturnes : je les aime à la folie ; sur-tout lorsque je vois qu'il n'y a pas (*en se frottant le dos*) de désagrémens sensibles à effuyer ; car alors je les évite, en homme pru-

dent : ainsi, Monsieur, je suis, pour cette nuit, votre compagnon, votre écuyer, votre...

ALPHONSE.

Saurois-tu un moyen pour faire sortir M^e Sedillo de chés lui, à l'heure qu'il est ?

DIEGO *prenant un air de réflexion.*

Mais..., cela ne fera pas difficile, je pense.

ALPHONSE.

Comment, pas difficile ?

DIEGO.

Pour qui me prenés-vous ? Croyés-vous que je suis venu ici pour bâiller aux mouches, pour faire l'amour en amant transi, en Don Quichotte, & pousser des soupirs, gros comme le bras, sous les fenêtres de Chincilla ? Nenni, Monsieur.

ALPHONSE.

Quel projet conçois-tu donc qui puisse faire mon bonheur ?

DIEGO.

Il est conçu , il est formé ; vous serés heureux ; j'en fais mon affaire.

ALPHONSE *lui sautant au col.*

Ah , cher Diego , que je t'aimerai ! que de reconnoissance je te devrai !

DIEGO .

Ahi , ahi , vous m'étonnés , Monsieur ; modérés vos transports Ouf ! comme vous m'avés pressé ; si jamais dans vos accès futurs de tendresse vous étreignés ainsi Mademoiselle Isabelle , la pauvre enfant pourra bien rester étouffée entre vos bras.

ALPHONSE.

Au fait , cher Diego , je meurs d'impatience.

DIEGO.

Mon projet roule sur une vieille maxime toute simple , & tirée de la plus saine philosophie : toutes les passions nous frappent d'un profond aveuglement ; il n'y a personne dans
ce

ce monde qui n'ait la fièvre , (témoin celle qui nous conduit ici :) or pour réussir auprès de quelqu'un , il ne s'agit , ce me semble , que de savoir à propos flatter sa manie & lui donner l'encens qui lui convient.

ALPHONSE.

Je ne comprends pas où cela peut nous mener.

DIEGO.

Voici le fait. L'homme que nous voulons tirer hors de chés lui est un fou , un extravagant qui donne dans la médicomanie , dans la magie , dans les sciences occultes ; qui prétend posséder des secrets inconnus ; qui quitte volontiers son état d'Apothicaire , quand l'occasion s'en présente , pour aller exercer un art dont il n'a qu'une théorie des plus imparfaites , un faux savant enfin . . .

ALPHONSE.

A quoi tout cela peut-il me servir ?

DIEGO.

A quoi cela peut vous servir ? . . . nous y

C

voilà. En donnant à notre homme une occasion de satisfaire sa passion; en lui prodiguant quelques épithètes flatteuses en ce genre, ne suis-je pas sûr de le mener où je veux?

ALPHONSE.

Sans doute...; je commence à comprendre.

DIEGO.

Bon!.. Il y a en ville un Seigneur étranger très-malade, pour lequel on vient chercher les drogues chés notre Apothicaire: ce pauvre Seigneur est déjà à moitié tué par l'ignorance de son Médecin; que ce soit lui ou un Apothicaire qui l'acheve, je crois que cela est à peu près égal. Je vais donc feindre être le domestique du moribond, envoyé exprès pour appeler notre M^e Pharmacien: je le presserai, je le flatterai, & dans peu nous tirerons le vieux renard de son terrier.

ALPHONSE.

Ne te flattes-tu pas trop?

DIEGO.

Non, vous dis-je, la chose est infaillible. Je connois le pèlerin; tenés-vous seulement à l'écart & bien caché.

SCENE VI.

ALPHONSE, DIEGO à l'écart, SEDILLO,
FABRICE dans la boutique.

SEDILLO.

Qui est là? Qui heurte *in portam meam*, à une heure si indue?

DIEGO contrefaisant sa voix.

Voudriés-vous bien me dire si ce n'est pas ici que demeure un certain Apothicaire, & presque demi-Docteur, qu'on appelle M^e Sedillo?

SEDILLO.

Comment, M^e Sedillo demi-Docteur! Apprenés, *ignorantissimus*, qu'il est bien Docteur *doctissime*, & Monsieur pour vous.

C ij

DIEGO.

Monfieur le Docteur *doctiffime* Sedillo demeure-t-il donc ici ?

SEDILLO.

Oui, c'est céans qu'il habite, & c'est à lui-même que vous parlés; mais dépêchés-vous & dites fans prolixité ce que vous lui voulés.

DIEGO *très-vite.*

Je vous dirai donc, puisque c'est à M. le Docteur en personne à qui j'ai l'honneur de parler, que je n'aime pas plus que vous les circonlocutions, que je fuis moi-même très-pressé, fans pouvoir en dire précisément la raison, finon que c'est pour un besoin bien urgent . . . Mais, ouvrés donc votre porte.

SEDILLO.

Nescio vos. Je n'ouvre pas à pareille heure, ou dites plus clairement ce que vous voulés; car je ne comprends rien à votre locution.

DIEGO.

Vous n'avez donc pas encore préparé cette médecine qu'on vous a commandée, il y a quelques heures ?

SEDILLO *ouvrant le volet de sa boutique.*

Ah ! ceci est plus clair . . . N'est-ce pas pour ce Seigneur Italien qui loge sur la grande place ?

DIEGO.

Oui, Monsieur, c'est cela même.

SEDILLO.

Mais il me semble qu'on ne l'avoit demandée que pour demain au soir ?

DIEGO.

C'est une méprise, assurément . . . Je vous dis qu'on en a besoin tout-à-l'heure; de plus, que mon Maître s'étant brouillé avec son médecin & ayant appris que vous avés une manière nouvelle de traiter les malades, il ne veut plus avoir à faire à d'autres qu'à vous.

S E D I L L O .

Je vais donc m'habiller tout de suite & faire préparer la potion... Dans un quart-d'heure tout sera prêt.

D I E G O .

Un quart-d'heure! cela est bien long. Dépêchés - vous , de grâce , car mon Maître est fort mal.

S E D I L L O .

Allés toujours devant , & dites que je viens.

D I E G O .

Ne vous faites pas attendre.

S E D I L L O .

Holà, Fabrice ?

F A B R I C E .

Monseigneur le Maître ?

S E D I L L O .

Où as-tu mis le reste de cette potion laxative que j'avois préparée pour ce malade qui mourut, l'autre jour, une heure après l'avoir

prise?... Elle fera bonne pour celui-ci peut-être.

F A B R I C E .

La voici , Monsieur.

S E D I L L O ,

Verse-la dans un grand gobelet , & ajoutes-y une infusion d'aloës , mêlée avec un extrait de coquelicot... Allons, qu'on se dépêche.

D I E G O à part.

Bonne composition !

F A B R I C E .

Mais, Monsieur...

S E D I L L O .

Tais-toi, petit garçon... Cela veut remonter à son Maître, je pense.

D I E G O à Alphonse.

Ceci ne va-t-il pas bien ?

A L P H O N S E .

A merveille : tu es un homme unique, en

Civ

vérité... Mais, dis-moi, si nous parvenons à entrer dans la maison, nous sommes encore bien loin de notre but, & que ferons-nous de la mère?

DIEGO.

Ne vous inquiétés pas; je gagerois que Morphée l'accable dans ce moment d'un sommeil si profond, qu'il faudroit faire un beau train avant qu'elle s'éveillât... Mais, chut... retirons-nous; je crois entendre venir notre dupe.

ALPHONSE.

C'est lui-même...; sauvons-nous. (*Ils se cachent*).

DIEGO.

Cachés votre lanterne.

(*Sedillo & Fabrice sortent de la maison. Fabrice porte une lanterne & une seringue, Sedillo un grand vase: ils oublient de fermer le volet de la boutique*).

SEDILLO.

Allons, éclaire bien & marche vite; il n'y a pas de temps à perdre.

FABRICE.

Monsieur, vous oubliés de fermer la porte de la maison.

SEDILLO.

Ta, ta, ta. Tu veux toujours faire le docteur & passer pour être plus sage qu'un autre; la servante n'a-t-elle pas coutume de la fermer toujours après nous? (*Ils s'en vont*).

SCÈNE VII.

ALPHONSE, DIEGO, après les avoir suivis, revient.

DIEGO.

AH, les voilà partis enfin! le ciel soit beni!

ALPHONSE.

Et la porte ouverte; voilà bien le meilleur: (*riant*) ha, ha, ha.

DIEGO.

Hé bien, Monsieur, qu'en dites-vous? Suis-je homme à manier une entreprise? La nature,

en me créant, ne s'est-elle pas trompée & ne devoit-elle pas me placer dans la classe de ces êtres qui parviennent aux affaires, au Ministère ?

A L P H O N S E.

Tu es unique, cher Diego, je n'aurois jamais cru la chose possible, & cette tête est vraiment excellente.

D I E G O, *en se retournant, aperçoit Sedillo qui revient.*

Ah! voilà, ma foi, de quoi l'exercer... Je ne me trompe pas... C'est lui... Sauvons-nous, Monsieur; le vieux penard revient.

A L P H O N S E.

Quel fâcheux contre-temps!

D I E G O.

Que la peste t'étouffe, maudit vieillard!
(*Ils se cachent.*)

SCÈNE VIII.

SEDILLO, FABRICE, *les deux autres cachés,*

S E D I L L O.

MA foi, tu avois raison; il vaut mieux que je ferme la porte & que je prenne la clef: on ne fait ce qui peut arriver... Peut-on d'ailleurs se reposer sur ses domestiques?... C'est une race si oublieuse, si paresseuse... Qui fait encore à quelle heure je rentrerai... Ayant la clef, je n'aurai pas besoin d'attendre, de crier pendant une heure pour me faire ouvrir... Ouj, oui; tout bien considéré, il vaut mieux que j'aie la clef sur moi: c'est le plus sûr.

F A B R I C E.

C'est bien ce que je voulois vous dire tantôt; mais, est-ce qu'on m'écoute, moi ?

A L P H O N S E.

Fabrice qui entend quelque chose, se retourne pour voir ce que c'est.

Ah, maudit homme! tu détruis tout mon espoir!

S E D I L L O.

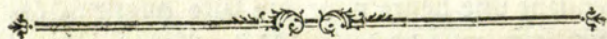
Que fais-tu donc, imbécille? éclaire ici . . .
où regardes-tu toujours?

F A B R I C E.

C'est que je croyois voir quelqu'un.

S E D I L L O.

Tu as toujours des visions . . . Allons, allons,
marche devant . . . Peut-être vais-je faire ici
une cure qui fera parler de moi, & qui fera
triompher mon système. (*Ils sortent*).



S C È N E I X.

ALPHONSE, DIEGO, *se regardant
tous deux.*

A L P H O N S E.

Hé bien, Diego?

D I E G O.

Hé bien, Monsieur?

A L P H O N S E.

Nous voilà bien dans nos affaires.

D I E G O.

Nous pourrions y être mieux.

A L P H O N S E.

Adieu tout mon espoir!

D I E G O.

Ma foi, celui qui reste est si petit que dans
cette obscurité nous aurons bien de la peine à
le trouver.

A L P H O N S E.

Il ne me reste donc qu'à finir une vie aussi
malheureuse.

D I E G O.

Comment, Monsieur, vous en êtes déjà là?
croyés-moi, laissez ces folies.

A L P H O N S E.

Folies pour toi, mais non pas pour moi.

DIEGO.

Ah, Monsieur! c'en est bien une pour tout le monde, & je crois que tous ceux qui se font tués ne le feroient sûrement plus, s'ils avoient de nouveau le choix des moyens: au reste, ceux qui ne l'ont fait qu'à demi, pourroient décider la question... Eh! Monsieur, un peu de réflexion... S'envoyer *ad Patres* pour l'amour d'une fille, (ou soi-difant telle) quand il y en a tant dans le monde... A votre âge & fait comme vous êtes, c'est une perte bien facile à réparer. (*Il va roder autour de la maison*).

ALPHONSE.

Que tu es heureux d'être aussi insouciant; Rien ne t'affecte; je sens que j'aurois besoin dans ce moment d'une ame aussi froide que la tienne.

DIEGO *en rodant s'apperçoit que le volet est ouvert.*

Bon! quel heureux hasard! M^e Sedillo ferme sa porte pour empêcher qu'on entre chés lui, mais il oublie de fermer le volet de sa boutique.

ALPHONSE.

Que fais-tu donc là-bas?

DIEGO.

Encore une petite reconnoissance du terrain; parce que j'ai ouï-dire qu'un grand Capitaine ne doit jamais abandonner une entreprise avant que d'être bien assuré qu'il n'y a plus rien à tenter.

ALPHONSE.

Que veux-tu tenter? Sedillo n'a-t-il pas la clef dans sa poche?

DIEGO.

Et que nous fait cette clef!

ALPHONSE.

Ne m'ennuie pas actuellement avec tes plaifanteries hors de saison.

DIEGO.

Je ne plaifante pas.

ALPHONSE.

Veux-tu me pousser à bout ?

DIEGO.

Certainement, non.

ALPHONSE.

Je te quitte.

DIEGO.

Attendés un instant . . . Avant tout, Monsieur, je veux faire mes conditions avec vous, & pour cause: sous prétexte que la générosité est une vertu qui mene à la prodigalité, je vois aujourd'hui qu'on ne se pique plus d'être généreux, ni bienfaisant; l'oubli des services devient à la mode, & comme tout a des époques dans ce monde, je vois que les gens les mieux nés, sont précisément ceux desquels il y a le moins de reconnoissance à espérer. Je ne fais si vous suivés cette nouvelle méthode; mais en tout cas je veux caver au plus sûr, & vous demander tout uniment ce que vous me donnerés, si, dans un instant, je vous conduis aux
pieds

pieds de votre chère Ifabelle . . . Pardonnés, je suis un pauvre diable & un peu pressé par mes créanciers . . . Vous, vous êtes riche, ainsi . . .

ALPHONSE.

Ah! si tu peux m'introduire chés Ifabelle, la moitié de ma fortune est à toi.

DIEGO.

Qui dit trop, ne dit souvent rien.

ALPHONSE.

Hé bien, demande; rien ne te fera refusé.

DIEGO.

Ah, Monsieur! je ne taxerai pas moi-même mes services; si! que cela seroit vilain! c'est votre générosité que je veux admirer, & non vous révolter par mon indiscretion.

ALPHONSE.

Tiens, voilà ma bourse . . . ma montre; prends & ne badine pas.

D

DIEGO.

Pour la bourse, je l'accepte, en ayant grand besoin, comme j'ai eu l'honneur de vous le dire; mais pour la montre, gardés-la; ce seroit trop, & c'est un meuble superflu pour moi: si je n'ai pas besoin de tout ce qui se trouve ici, (*montrant la bourse,*) je vous rendrai un bon & fidèle compte du surplus. A présent que nous sommes d'accord, venés avec moi, Monsieur... Voyés ce volet ouvert & cette fenêtre prête à vous recevoir... Il vous est égal, je pense, d'entrer par la fenêtre ou par la porte.

ALPHONSE.

Tout mon espoir renaît... Ah, cher Diego! quel est mon bonheur! (*Il jette son manteau, & saute dans la boutique*).

DIEGO.

Tudieu, comme il est lesté! La flamme de l'amour agit sur le cœur humain, comme l'air phlogistique sur un aérostat... Seigneur, je suis vos pas pour voler à la gloire.
(*Il ramasse le manteau & la lanterne; jette l'un & l'autre dans la boutique & saute après*).

SCÈNE X.

Le Capitaine RODRIGUE *pris de vin.*

MORT de ma vie! si j'ai bien vu, ce sont deux hommes qui viennent de sauter par la fenêtre... Il faut en avertir notre ami Sedillo. (*Il avance & trouve le volet ouvert.*) Voilà la preuve du délit; voilà le chemin qu'ils ont pris...; je ne me suis pas trompé. Ce sont des voleurs; ils ont forcé ce volet. (*réfléchissant*) Mais... si c'étoient des amans au lieu de voleurs, un pour Isabelle, l'autre pour Chincilla... Cela pourroit bien être au moins... La chose n'est pas nouvelle, & nos jeunes gens sont assés dans le goût de ces fortes d'aventures... Ah, morbleu!... Ventre-bleu!... le feu me monte à la tête... Quoi! déjà dupe, déjà dans la confrérie avant le mariage!... Je ne me possède pas... Il faut que j'entre, il faut que je tue, que j'assomme, que je... un instant, un instant, un peu de réflexion... Ils étoient deux, si je ne me trompe, & deux

D ij

gaillards bien découplés... Du diable! la partie n'est pas égale... : cherchons du secours, c'est le plus prudent... Courons après Sedillo; je viens justement de le voir passer... (*Il va & revient.*) Ah, Capitaine Rodrigue! Quelle école tu allois faire! Quelle faute dans ton métier!... l'ennemi attendra-t-il ton retour, si tu ne lui coupes la retraite? Fermons-leur ce volet en dehors... Ah, ah, ah, amusés-vous bien, Messieurs, amusez-vous bien, je ne tarderai pas à venir vous rejoindre pour terminer la fête par une petite danse qui ne vous plaira guère. (*Il sort & heurte de côté & d'autre en marchant.*) Diable! Je ne fais pourquoi je ne puis trouver la ligne droite aujourd'hui... Je suis sûr que si quelqu'un me voyoit, il croiroit que j'ai bu.

Fin du premier Acte.



ACTE II.

SCÈNE PREMIÈRE.

ISABELLE, CHINCILLA.

Le Théâtre représente une Salle de la maison de Sedillo, voisine de la chambre à coucher, à gauche du Théâtre : sur le devant & du côté opposé est la porte du cabinet de Sedillo. Isabelle & Chincilla, assises devant une table, s'occupent à mettre en paquet des herbes & des fleurs : près de la table est un mortier.

ISABELLE.

JE crois que nous avons assez travaillé; mettons ces fleurs & ces herbes dans ces paniers... Qu'Alphonse-m'aime peu!... que ne guettoit-il le moment où mon père sortiroit! un amant passionné auroit été alerte à saisir un tel instant... Que je suis honteuse de l'attendre en vain!... Oui, il n'est qu'un parjure, & la nouvelle qu'on débite de son mariage avec

D ij

Hortense est fondée... (*Elle se lève.*) Allons, viens, Chincilla, viens, nous irons nous coucher.

CHINCILLA.

J'approuve, chère cousine, vos doutes sur le compte d'Alphonse; l'expérience que j'ai de la légèreté de ses semblables, me fait désirer de vous voir prendre à ce sujet une résolution ferme & décidée; l'état d'irrésolution où je vous vois n'est propre qu'à augmenter votre chagrin, sans en détruire la cause. Allés-vous coucher; un peu de repos vous procurera cette tranquillité d'ame, nécessaire pour prendre un parti dans la circonstance délicate où vous vous trouvez... Pour moi, j'ai encore quelques occupations avant de me coucher.

ISABELLE.

Quoi donc?... Ah! je devine... tu attends Diego... Que tu es heureuse! il agit au moins de bonne foi avec toi; il ne te manque point de parole, & il n'en aime certainement pas une autre.

CHINCILLA.

Il ne faut jurer de rien... & M. Diego peut bien ressembler à la plus grande partie de ses semblables; mais s'il me jonoit quelque tour, je faurois bien me venger... je ne suis pas aussi tranquille que vous l'imaginés sur son compte, & je fais qu'il y a ici une jeune Arragonoise fraîchement débarquée qui lui a donné dans l'oeil... sa conduite réglera la mienne. (*Elle va prendre une lumière qu'elle met en dehors de la fenêtre.*) Que je suis étourdie! j'allois oublier le signal dont nous sommes convenus.

ISABELLE.

Que je suis malheureuse!... C'est aujourd'hui qu'Alphonse devoit tout tenter pour se rendre ici... Tout le favorise... & où est-il? Il me trahit, il m'abandonne peut-être... Que ne puis-je commander à mon inclination pour lui!... Je ne fais que croire; je ne fais à quoi m'arrêter... Qu'en penses-tu, Chincilla?... Crois-tu qu'il soit capable d'épouser Hortense de Galva, & que je ne sois que le jouet de son inconstance & de sa perfidie?

Div

CHINCILLA.

Alphonse jusqu'ici m'avoit paru digne de vous, mais la conduite qu'il tient au moment où il est sur le point de vous perdre à jamais, me fait changer de sentiment à son égard; je ne vois plus en lui que jeu, comédie, fausseté: si j'étois à votre place, je ne tarderois pas à envoyer promener un amant de cette espèce.

ISABELLE.

Tu me perces le cœur . . . Mais pourquoi Alphonse passeroit-il régulièrement toutes les nuits devant cette maison, si ce n'étoit pour tâcher de s'y introduire?

CHINCILLA.

Il est vrai, vous me faites songer que je le vois depuis plus de quinze jours monter la garde tous les soirs devant notre porte, & y rester comme un benêt jusqu'au matin, pour aller se coucher quand le reste du genre humain se lève . . . Il faut avouer que cela est bien touchant; & il vous sacrifie les nuits, parce qu'il a peut-être une insomnie, pour

pouvoir vous tromper plus facilement le jour, que vous croyés qu'il passe à dormir.

ISABELLE.

Que tu es méchante, Chincilla! . . . Mais ces sermens mille fois réitérés . . .

CHINCILLA.

Je n'ajoute pas grand-foi à tous ces sermens passionnés . . . Il en est de ceux-ci, comme des promesses des gens en place . . . Ce sont tous de bons billets qu'a la Châtres . . . Vous apprendrés, à vos dépens, à connoître les hommes & à vous méfier d'eux . . . Que pouvés-vous dire en faveur d'Alphonse? . . . Tout ne parle-t-il pas contre lui? Cette lettre qu'a lui hier le Capitaine & ce qu'il a raconté . . .

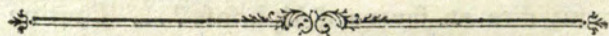
ISABELLE.

Oui, tu as raison . . . Ce trait, raconté avec trop de circonstances vraisemblables, ne me laisse plus aucun doute sur son inconstance, sur sa trahison . . . C'en est fait; je renonce à lui . . . S'il venoit même dans ce moment, je lui dirois que j'épouse le Capitaine, & que je

n'ai plus pour lui que de l'indifférence & le plus profond mépris.

CHINCILLA.

Bon! voilà, comme il faut se venger des hommes quand ils nous manquent... Mais, M. Diego se fait bien attendre aussi... Ahi, ahi! feroit-il aussi de cette classe de gens qu'on appelle des roués... Ce beau mijauré méritoit bien que je l'envoyasse promener aussi, s'il venoit actuellement... Mais, chut... écoutez, je crois entendre quelqu'un... le cœur me bat!... oh beau! c'est maman qui se retourne dans son lit.



SCENE II.

ISABELLE, CHINCILLA, DIEGO.

Cette Scène doit être jouée à demi-voix.

DIEGO, *il entr'ouvre la porte.*

EST-IL permis d'entrer?

ISABELLE.

Ah, ciel! Qui est-ce?

CHINCILLA.

Allés donc vous coucher, Isabelle.

ISABELLE.

Non... Va voir à la porte qui c'est.

CHINCILLA *à part,*

Elle n'ira pas se coucher à présent... (*haut.*)
Qui est-là?

DIEGO *entre,*

Diego, pour vous servir.

CHINCILLA.

Soyés le bien-venu, mon beau Monsieur, vous arrivés à propos pour que je vous gronde & vous apprenne à vivre.

ISABELLE *va s'asseoir tristement sur une chaise.*

Que tu es heureuse!

DIEGO.

Ah, Mademoiselle! excufés-moi, je ne vous avois pas apperçu d'abord; je suis bien votre serviteur.

CHINCILLA.

Laisse-là tes compliments.

DIEGO.

Il falloit bien saluer Mademoiselle; à présent je suis à vous, ma Reine... Mais, comme votre maison est bien éclairée! pas une lampe, pas un bout de chandelle nulle part; j'ai pensé, morbleu, me rompre le cou, & il m'a fallu une demi-heure pour trouver l'escalier qui conduit à cette chambre; il faut avouer qu'on fait bien de la dépense chés vous... Mais, qu'avez-vous, Mademoiselle, vous êtes bien triste.

ISABELLE.

J'ai sujet de l'être.

DIEGO.

Ah! je fais ce qui vous manque, & je crois avoir avec moi le remède à votre mal.

ISABELLE.

Tu te trompes, Diego... Mais que veux-tu dire?

DIEGO.

Malgré vous, je vois que vous me devinés, que vous vous doutés que je ne suis pas seul ici, &...

ISABELLE *vivement.*

Quoi! Alphonse...

DIEGO.

Hé, qu'avois-je besoin de le nommer?

ISABELLE *avec courroux.*

Qu'il se retire, qu'il n'entre pas; allés le lui dire, je ne veux plus le voir.

DIEGO, *allant ouvrir la porte à Alphonse.*

Mademoiselle, dites-le lui vous-même, car le voilà.

SCÈNE III.

Les Précédens, ALPHONSE.

(Isabelle appercevant Alphonse, fait un mouvement pour s'en aller).

ALPHONSE.

QUOI! vous me fuyez, Isabelle?

ISABELLE.

Vous êtes bien hardi, Monsieur, de venir ici à pareille heure... Retirés-vous, je vous prie.

ALPHONSE.

Comment! lorsque l'excès de mon amour me fait tout entreprendre pour m'introduire auprès de vous; lorsqu'heureux de mon succès, je viens concerter avec vous le moyen de nous sauver du malheur qui nous menace, & vous proposer le seul qui puisse mettre le comble à notre félicité, vous me recevez ainsi; vous avés la cruauté de m'ordonner de me retirer... Je suis tout hors de moi, & la peine

que vous me faites éprouver dans ce moment, est au dessus de toute expression.

ISABELLE.

Cessés de feindre & d'étaler des sentimens que vous ne connûtes jamais; laissés tomber le masque dont vous vous êtes servi jusqu'à présent pour me tromper... Comment osés-vous vous présenter à mes yeux; allés, & que ce soit pour la dernière fois que je vous vois.
(elle s'assied.)

ALPHONSE.

Que veulent dire ces reproches & ce langage?... J'ai beau m'examiner, je ne vois rien dans ma conduite avec vous qui puisse mériter un traitement aussi dur, un changement aussi inopiné.

DIEGO.

Mais, je crois qu'on se querelle; ceci est-il vraiment sérieux?

CHINCILLA.

Taisés-vous; autant vous en pend à l'oreille.

DIEGO.

Quel nuage !

ISABELLE.

Je fais qu'au lieu de m'arrêter ici, je devrois me retirer sans vous répondre . . . un dernier reste de mon inclination pour vous me retient . . . Triomphés, Monsieur, jouissés d'avoir été témoin de cette marque de ma foiblesse; mais comptés que c'est la dernière, que je n'ai pu surmonter. (*Elle fait un mouvement pour se retirer.*)

ALPHONSE *la retenant.*

Non, je ne vous laisse pas partir. Expliquez-moi, je vous conjure, le motif de ce changement, que je ne comprends pas & qui me désespère . . . Le ciel m'est témoin que je ne suis coupable de rien.

ISABELLE.

L'on fait à quoi s'en tenir sur des fermens de cette espèce; ils sont tous si bien du ton de vos semblables . . . & l'on ne doit pas plus y
ajouter

ajouter foi, qu'à ces phrases étudiées & arrangées que vous débités à notre sexe: la bouche les profère sans que le cœur y ait part . . . Mais puisque vous me forcés à vous dire ce qui me fait changer de sentimens à votre égard, fâchés que je n'ignore, ni vos intrigues, ni vos menées.

ALPHONSE.

Achevés, de grâce.

ISABELLE.

C'est pousser la dissimulation & l'effronterie jusqu'au bout . . . Non, vous ne mérités pas que je m'arrête un instant de plus avec vous.

(*Elle veut fuir.*)

ALPHONSE.

De grâce, arrêtés, ou je meurs . . . daignés vous expliquer; il faut que la plus affreuse calomnie m'ait noirci auprès de vous . . . Je n'ai pas cessé un moment de vous aimer, de vous adorer.

ISABELLE *avec courroux.*

Quoi, perfide! vous osés proférer encore les

E

mots d'amour & d'adoration?... Allés, vous n'êtes plus rien pour moi... Ce dernier trait change mon amour en haine; oui, je vous déteste... Mais avant que de vous quitter entièrement, ingrat, apprenés que j'étois résolue de partager votre fort, de tout quitter, de vous suivre & de n'exister que pour vous... Epousés Hortense; ne vous flattés même pas que cela me coûtera une larme... Qu'elle puisse seulement ne point être la victime de votre cœur double & faux.

ALPHONSE.

Qui, moi, aimer, épouser Hortense! c'est une fausseté.

ISABELLE.

Cessés de le nier.

ALPHONSE.

Non je n'aimerai jamais; jamais je n'épouserai Hortense, quoique ce soit la volonté de mon père; c'est vous, chère Isabelle, à laquelle je brûle d'être uni; ma résolution là dessus est invariable ainsi que mon amour... Daignés

consentir à mon projet; rien alors ne peut m'arrêter & je me livre plutôt à tous les dangers qu'à celui de vous perdre!

CHINCILLA.

Je commence à revenir sur le compte de Monsieur, & je suis tentée de croire à ses sermens... Il se pourroit bien que M. votre père & le Capitaine eussent inventé de concert toute cette histoire d'hier.

ISABELLE.

Mais, la lettre?...

ALPHONSE.

Quelle lettre?

ISABELLE.

Celle que vous avés écrite à Hortense & dans laquelle vous lui promettés de l'épouser.

ALPHONSE.

Cette lettre est supposée & ne peut être que de l'invention de ceux qui ont intérêt de vous dégoûter de moi... Je vous renouvelle ici le

ferment de n'être jamais à d'autres qu'à vous. Mais l'erreur peut aisément ici provenir des noms : mon cousin qui veut épouser Hortense, s'appelle Oforio comme moi, & les seuls noms de Ferdinand & d'Alphonse nous distinguent.

ISABELLE.

Dois-je ouvrir mon cœur à l'espoir ? Et ne me trompés-vous point encore dans ce moment ?

ALPHONSE.

Non, chère Isabelle, je vous aime & je veux vous aimer toute ma vie ; je le jure à vos pieds.

ISABELLE.

Ah, que je suis donc coupable envers vous ! & pourrés-vous oublier . . .

ALPHONSE.

N'y pensons plus. L'erreur dans laquelle vous étiez excuse tout. Ne nous occupons que de ce qui peut assurer notre félicité : M. votre père ne tardera pas à venir. Profitons du moment . . . Songés qu'une minute négligée

peut nous séparer à jamais . . . Daignés signer cet écrit, en attendant que nous puissions faire dresser un contrat en forme, & fuyons de ces lieux.

ISABELLE.

Comment ai-je pu méconnoître & votre cœur & vos sentimens ! . . . Oui, Alphonse, je m'abandonne entièrement à vous . . . Donnés cet écrit, que je le signe.

ALPHONSE.

C'est souscrire au bonheur de ma vie. (*Ils vont signer.*)

DIEGO.

Ma foi, expliquera les femmes qui voudra ; Pour moi, les bras me tombent d'étonnement . . . Quel bruit, quel vacarme, & tout-à-coup quelle douceur, quel enjouement ! Voilà comme sont toutes les femmes dans les quatre parties du monde . . . lutin & ange tour-à-tour ; zest vous les voyés l'un, & zest vous les voyés l'autre sans en deviner la raison . . . Pour-quoi ? . . . c'est qu'elle n'est pas à deviner.

CHINCILLA.

Parbleu, Monsieur le Moraliste, est-ce là le moment de philosopher? dites - moi plutôt quelque chose de joli; allons, commençons donc une fois.

DIEGO.

Ah! je dois commencer... ma foi, tu me prends au dépourvu; je ne suis pas préparé.

CHINCILLA.

Quoi! il vous faut du temps, de la préparation... En vérité, vous nous faites bien de l'honneur à l'un & à l'autre.

DIEGO.

M'y voilà, m'y voilà... Tes appas enchanteurs ont tellement séduit mon cœur, que jour & nuit, ma foi, j'en raffole... Je voudrais pouvoir te manger, te croquer, te... Ah! que nous allons être heureux, en goûtant ensemble les douceurs du mariage!

CHINCILLA.

C'étoit bien la peine de se préparer pour dire de pareilles fadaïses, qui me font rougir,

DIEGO.

C'est que je vais vite en besogne, moi... Je me croyois déjà le marié... Cet empressement doit te plaire, je pense?

CHINCILLA.

Je ne fais d'où peut naître entre nous cette familiarité qui me déplaît, & je vous prie de vouloir interdire ces *tu*, que je ne puis souffrir.

DIEGO.

Excusés, Mademoiselle, mais ce diable de *vous* me paroît si froid & met, selon moi, tant de distance entre deux personnes qui se l'adressent, que tu me permettras...

ALPHONSE.

Diego pourra signer comme témoin, si vous le voulés bien, .. Diego?

DIEGO.

Monsieur.

ALPHONSE.

Mets ton nom ici.

DIEGO.

Volontiers... Mademoiselle Chincilla, cette idée n'est pas mauvaise; il faudroit l'imiter.

CHINCILLA.

C'est une précaution très-nécessaire avec vous, je crois.

DIEGO, *après avoir signé, tire un papier de sa poche.*

Tout juste, le voilà; c'est un ancien contrat que j'ai fait dresser à Madrid, lorsque j'ai failli épouser cette certaine Camille dont je vous ai parlé; comme ce mariage n'a pas eu lieu, les noms sont restés en blanc; il pourra nous servir aujourd'hui; le papier en est un peu usé, mais cela ne fait rien: quant à la date, nous pouvons la laisser, je pense, cela fera preuve de service, & j'obtiendrai plutôt les invalides... Si vous voulés donc signer cet acte, & si Monsieur & Mademoiselle, par représailles, veulent bien y apposer leurs noms, les choses seront en règle, à quelque chose près.

ALPHONSE.

Je le signerai bien volontiers.

ISABELLE.

Et moi aussi.

DIEGO.

Oseroit-on vous prier, Mademoiselle Chincilla, de mettre ici au bas votre illustre nom?

CHINCILLA *avec dignité.*

Oui, je veux bien vous accorder cette faveur,

DIEGO.

Un instant, un instant! je dois vous accoutumer de bonne heure à respecter mes privilèges... L'honneur de signer le premier, m'est réservé en qualité de mari.

ALPHONSE.

Oh, pour ces sortes de choses, je vous accorde volontiers la primauté.

DIEGO.

Mais, non pour d'autres est sous-entendu: à bon entendeur, salut. (*Il signe.*) Tiens,

CHINCILLA.

Toujours des *tu* ?

DIEGO.

Nous sommes si près du dénouement que cela ne vaut pas la peine de se corriger, je pense... (à *Alphonse*.) à vous, Monsieur... Grand-merci, & vive la joie qui va succéder.. Oh, ça, viens, petite mignonne, que je prenne d'avance un quartier de mes rentes, que je t'embrasse.

CHINCILLA.

Voulés - vous bien me laisser, impertinent que vous êtes... Non, cela ne fera pas. (*En se débattant, ils font tomber la table & renversent le mortier.*)

ALPHONSE.

Qu'as-tu fait ? Nous sommes perdus !

ISABELLE.

Qu'allons-nous devenir ?

CHINCILLA.

Butor ! mal-appris que vous êtes !

DIEGO.

C'est ta faute... Que ne me laissois-tu faire ?

SCÈNE IV.

Les Précédens, LEONARDA.

LEONARDA *de sa chambre.*

HÉ, hé, qu'est-il arrivé ? Isabelle, Chincilla, où êtes - vous ?... Quel est ce bruit que je viens d'entendre ?... Aucune ne répond... Ah, si je me lève, je vous ouvrirai bien les oreilles.

ISABELLE.

Que lui dire ?

LEONARDA.

Vous ne répondez pas... vous voulés donc que je vienne ; hé bien, vous allés me voir.

CHINCILLA.

Que voulés-vous, Madame, nous sommes ici.

LEONARDA.

Je veux favoir d'où provient ce bruit que j'ai entendu & ce qui est arrivé.

CHINCILLA.

Comme nous allions nous coucher, la lumière s'est éteinte... & j'ai donné contre une table qui est renversée.

LEONARDA.

Cela te ressemble bien, mal-adroite; mais où est Isabelle; pourquoi ne répond-elle pas?

ISABELLE.

Ma mère... c'est que... j'ai eu peur... & cela m'arrive toujours dans l'obscurité.

LEONARDA.

Vous n'avez donc pas de lumière là dehors.. C'est terrible pourtant; il faudroit encore une garde-enfant auprès de ces deux grandes filles.

ISABELLE.

Ah, ciel! elle va venir.

ALPHONSE.

Fuyons sans plus tarder.

DIEGO.

Un instant; assurons notre retraite, & voyons si le volet fera aussi propice à notre départ, qu'il l'a été à notre entrée. (*Il va & prend la seule lumière qui étoit restée.*)

SCÈNE V.

Les Précédens, excepté DIEGO.

CHINCILLA, *va écouter à la porte de Leonarda.*

ELLE se lève, en vérité.

ALPHONSE.

Me suivrés - vous, Isabelle? songés que je vous perds à jamais, si vous n'y consentés.

LEONARDA.

J'entends toujours chuchoter... vous n'êtes pas seules, je parierois.

SCÈNE VI.

Les Précédens, DIEGO.

DIEGO.

AH, Monsieur! nous sommes perdus, porte, volet; tout est barricadé.

ISABELLE,

Je suis prête à tomber en foiblesse.

ALPHONSE.

Ah, ciel! (*On entend venir.*)

CHINCILLA.

Elle vient... Allons, ne perdons pas courage dans cette extrémité... (*Elle regarde & trouve le cabinet de Sedillo ouvert*). Quel bonheur!... cachés-vous tous deux dans ce réduit: vous y trouverez tous les secrets de Sedillo, ses alambics, ses retortes & tout son attirail chymique & alchymique: tapissés-vous-y; je verrai à vous en tirer après l'orage... Otés la clef, vite & souffés cette lumière, allons, allons.

DIEGO.

Cela va devenir notre cabinet d'étude.

ISABELLE.

Je me sens mourir... ah, ciel! quelle imprudence!

CHINCILLA.

Il faut la réparer: ne perdés pas la tête, & laissés-moi faire.

SCÈNE VII.

ISABELLE, CHINCILLA,
LEONARDA.

(*Cette dernière en corset & jupe de nuit, une lampe à la main.*)

LEONARDA.

VOYONS donc ce qui est arrivé... ce qui a causé ce bruit... Comme elles ont l'air interdites, embarrassées!.. Bon Dieu, quel bouleversement! quel train!... Mais vous avés dû faire un bacchanal d'enfer ici... Allons, qu'on

parle?... Il y a quelque chose là-dessous, vos mines l'annoncent... Pourquoi vous couchés-vous si tard?

ISABELLE.

C'est que... que... mon père...

LEONARDA *la contrefaisant.*

C'est que... que... mon père... c'est que vous ne savés que dire pour pallier la vérité.

CHINCILLA.

La vérité est que M. Sedillo nous a ordonné, comme vous le savés, de mettre en paquets toutes les herbes & les fleurs que nous trouverions dans ce panier... Nous n'avons pas voulu quitter l'ouvrage avant que tout ne soit fait... & il y en avoit beaucoup... Nous avons badiné ensuite & voulant montrer quelque chose à ma cousine avec la lumière, elle m'est tombée des mains... & en voulant la ramasser...

LEONARDA.

Et puis... & puis... il n'y a pas un mot de vrai dans tout cela... oh, je savois bien que
tu

tu ne manques ni de babil, ni de front pour soutenir un mensonge... Mais, qu'Isabelle réponde.

ISABELLE.

Chincilla vous a dit la vérité, ma mère.

LEONARDA.

Ne me forcés pas à l'exiger d'une autre manière... vous voulés m'en donner à garder, mais vous vous êtes mal adressées... Comme tout est sans dessus dessous!... faut-il vous dire de relever cette table? (*Pendant qu'elles relèvent la table, Leonarda cherche à terre, trouve les deux papiers & les ramasse.*) Qu'est-ce que cela?

ISABELLE à Chincilla.

Dieux! ce sont, chère amie, je crois, les deux promesses.

CHINCILLA.

Comment nous tirer de ce mauvais pas?...
Il faut payer d'effronterie.

F

LEONARDA.

Vous m'avez l'air toutes deux bien coupables, & je crois avoir en main de quoi vous confondre & éclaircir mes doutes... Voyons, allumés-moi une bougie; je ne vois pas allés avec cette lampe.

ISABELLE.

Pourquoi, ma mère, voulés-vous lire ces chiffons?

CHINCILLA.

Ce sont apparemment de vieilles recettes de M. Sedillo.

LEONARDA *lit.*

Hum, hum... promet d'épouser... Signé Alphonse Oforio, Isabelle Sedillo... & vous appellés cela des recettes... Et l'autre, Diego Bajoco, Chincilla... & vous aussi, Mademoiselle la Pimbèche?

CHINCILLA.

Je le croyois.

LEONARDA.

Allons, je veux tout savoir... Où sont Alphonse & Diego, car certainement ils doivent être dans la maison.

CHINCILLA.

Songés à ce que vous allés répondre, ou vous perdés Alphonse.

LEONARDA à *Isabelle.*

Point de chuchotement... passés de ce côté, & vous, demeurés-là; parlés présentement.

ISABELLE.

Que voulés-vous que je vous dise, ma mère.

LEONARDA.

Ce que signifient ces écrits, & comment ils se trouvent ici; en un mot... point de signes entre vous.

ISABELLE.

Je ne fais... c'étoient des enveloppes...

LEONARDA.

Des enveloppes ! .. autre menfonge mal-
adroit... des enveloppes ! .. Tu démens donc
ton écriture, ton nom, celui de Chincilla,
l'encre encore toute fraîche ?

ISABELLE.

Il est vrai... C'est par plaisanterie que nous
avons écrit ces noms.

LEONARDA.

Par plaisanterie !... à voir vos mines, vos
contenances, votre embarras ; à entendre la
bêtise & la mal-adresse de vos excuses ; qui ne
feroit pas tenté de vous croire innocentes !...
Voilà donc vos occupations nocturnes... une
intrigue amoureuse ! des promesses de mariage !
A ma chambre, fans répliquer : vous y couche-
rés toutes les deux, cette nuit, & n'en fortirés
qu'à bonne enseigne... Voilà une jolie petite
vie, un beau roman... (à Isabelle.) Pour
vous, vous épouferés demain le Capitaine, &
cela fans plus tarder.

ISABELLE.

Ma mère, daignés m'écouter.

LEONARDA.

A ma chambre, je n'écoute plus rien.

CHINCILLA.

Il faut obéir... lorsqu'elle fera rendormie,
je verrai quelles mesures nous devons prendre.

LEONARDA.

Hé bien ; faudra-t-il vous le dire encore une
fois ? (Elles sortent.)

SCÈNE VIII.

LEONARDA seule, visitant par-tout.

ACTUELLEMENT qu'elles font parties, vi-
sitons tout... J'ai beau chercher, je ne vois
aucun endroit propre à les receler, que ce ca-
binet qui est toujours fermé avec le plus grand
foin... Ils auront profité de l'absence de mon
mari pour s'introduire ici, & se feront échappés

à mon arrivée... Que faire! gronder, éclater, ne serviroient qu'à nous attirer le blâme public, qu'à nous déshonorer; sur-tout dans ce moment où je travaille à donner à ma famille un lustre... Oh, ce seroit une tache, une tache ineffaçable... Le parti le plus sage, le plus prudent, est de la marier sans plus tarder... Ah! qu'une fille est une rude charge pour des parens... Il faudroit avoir cent yeux pour la veiller, & je doute encore si on pourroit en répondre... Mais, où est donc allé cet éternel, cet apoco de mari?... Quelle manie, de me laisser toujours seule, d'oublier ainsi les devoirs sacrés de mari, de père, pour aller exercer un métier qui n'est pas le sien & qu'il n'entend pas... En vérité, il faut être aussi honnête & aussi vertueuse que je le suis, pour y résister, & toute autre, à ma place, s'en laisseroit assurément... Ah, le voilà enfin! comme il est fait!... qu'il a l'air bourgeois!..

SCENE IX.

LEONARDA, SEDILLO, le Capitaine
RODRIGUE, FABRICE.

(*Fabrice les précède portant une lanterne,
tous deux armés d'un bâton.*)

SEDILLO.

Hé bien, nous voilà; qu'y'a-t-il, où sont-ils?... ah! voilà ma femme; elle nous le dira sûrement... eh bien, les as-tu vu?

LEONARDA.

Qui? quoi?

SEDILLO.

Les voleurs, le Capitaine les a vu entrer par la fenêtre de ma boutique.

LEONARDA.

Juste Ciel! des voleurs! il faut crier au secours, à la garde.

F iv

S E D I L L O.

Un instant, ma femme, un instant . . . J'en reviens à ce que je disois au Capitaine . . . S'il y avoit quelqu'un dans la maison, tu t'en ferois apperçue, ou toi, ou la servante . . . Or il se pourroit bien que notre gendre futur, dans l'état où il est, eût eu des visions cornues.

Le Capitaine RODRIGUE.

Comment, morbleu! . . . Quand je vous dis que je les ai vus; c'est que j'en suis sûr . . . me croyés-vous ivre? . . . tout autre, à votre place, n'oseroit impunément me dire pareille chose en face, au moins.

S E D I L L O.

Tout doux, mon gendre . . . tenés, avoués, vous avés seulement regardé un peu trop avant dans la bouteille . . . c'est un petit défaut, dont je voudrois cependant que vous vous corrigiés actuellement que vous allés avoir ma fille . . . à propos, où est-elle, cette chère enfant?

L E O N A R D A.

Je l'ai envoyé se coucher . . . J'ai quelque chose à te communiquer à son fujet.

Le Capitaine RODRIGUE.

Vous ne ferés donc pas de recherches pour voir où ces deux drôles se sont cachés? . . . Ils attendront le moment où tout le monde dormira pour faire leur coup . . . Ils sont ici, j'en répons, & je ne veux pas passer pour en avoir menti; j'en jure par . . .

L E O N A R D A.

Ne jurés pas, Capitaine, c'est un mauvais ton . . . Pour moi, je crois que vous pouvés avoir raison & que vous avés bien vu; voilà deux papiers que je viens de ramasser ici qui prouvent que ce sont, non des voleurs, mais des amans que vous aurés vu entrer, l'un pour Isabelle, l'autre pour Chincilla.

S E D I L L O.

Comment! laisse-moi voir.

LEONARDA.

Ce ne font pas moins que deux promesses de mariage.

SEDILLO *lit.*

Le fils de mon ennemi!... Quel coup affreux pour moi!

Le Capitaine RODRIGUE.

Ma foi, je vois que vous avés raison, Madame, & actuellement que je me rappelle leurs traits, je suis certain que les deux gaillards, que j'ai pris pour des voleurs, n'étoient autres que le jeune Oforio & son ami Diego.

SEDILLO.

Ah, Pendards!... Quoi! venir ainsi chés moi pour m'insulter, pour me déshonorer!... mais ce ne fera pas impunément... Il faut visiter toute la maison, & malheur à eux, si je les attrappe... Allons, mon gendre, voilà une occasion de faire preuve de ta valeur... Pour moi, j'ai encore tout mon attirail guerrier, du temps que j'étois cavalier de Bourgeoisie... Je vais m'en revêtir... Fabrice?

LEONARDA.

Quelle folie! quelle idée!... mais il faut le laisser faire; il ne leur fera pas grand mal,

FABRICE.

Monsieur?

SEDILLO.

Va me chercher mon armure... Quand je ferai équipé, nous commencerons la ronde.

Le Capitaine RODRIGUE.

Laiſſés-moi faire... Je vous promets qu'ils s'en souviendront.

FABRICE.

(chargé d'une vieille carabine, de pistolets, d'une rapière & d'un grand chapeau.

Tenés, Monsieur, je ne fais si c'est là ce que vous voulés; mais comme il y avoit dessus écrit en gros caractère: *Mon Arsenal*; j'ai cru ne pouvoir mieux faire que de vous apporter tout ce qui étoit dans le garde-meuble.

SEDILLO *prenant un pistolet , sa rapière ,
& une demi - cuirasse qu'il se fait ajuster,*

C'est bon ; remporte le reste . . . ainsi armé ,
croyés-vous que je leur en imposerai ?

Le Capitaine RODRIGUE.

Ce ne font pas les armes qui font le héros ,
beau-père , c'est la bravoure . . . & j'en aurai
pour vous , au besoin . . . Voyons , par où
commençons-nous ?

LEONARDA.

Par ce cabinet.

SCÈNE X.

Les Précédens , ISABELLE ,
CHINCILLA.

*(Isabelle sort avec précipitation , mais apperce-
vant du monde , elle reste au fond du théâtre.)*

ISABELLE.

CIEL ! ils vont tout découvrir.

CHINCILLA.

Restons ici , & observons-les.

SEDILLO.

Oh , pour cette chambre , je vous réponds
qu'il n'y a personne dedans ; vous n'y entre-
rés pas.

LEONARDA.

Il faut tout visiter , & c'est précisément celle
où je veux entrer la première.

SEDILLO *se mettant devant la porte.*

Parbleu , vous n'y entrerez pas , ma femme ,
c'est un sanctuaire où il n'y a que moi qui
puisse pénétrer.

LEONARDA.

Allons , Capitaine , laissés-le déraisonner , &
enfoncez la porte ; ou bien ce sera moi . . .

SEDILLO *en défendant l'entrée avec
sa rapière.*

C'est inutile , vous n'y entrerez sûrement
pas.

LEONARDA.

Oh, le butor ! le mal-appris ! . . . va , va ,
avec ta longue dague, je ne puis t'approcher ;
mais je te la garde bonne . . . Venés, Capitaine,
visitons le reste de la maison.

(Isabelle & Chincilla se retirent.)

Le Capitaine RODRIGUE.

Je vous suis. (Il la pousse de côté & d'autre.)

LEONARDA.

Marchés donc droit, Capitaine, & ne me
pouffés pas ainsi.

Le Capitaine.

Je fais de mon mieux ; mais je ne fais, cela
va mal aujourd'hui. (Ils sortent.)

SCÈNE XI.

SEDILLO seul.

J'EN suis quitte cette fois-ci pour la peur . . .
Je tremblois qu'ils ne forcent cette porte &

n'entrent dans ce cabinet, le receptacle de toute
ma science, de secrets que le savoir le plus pro-
fond, les connoissances les plus exactes de la
nature & les moins connues au vulgaire trou-
vèrent jamais de plus scientifique. Une femme
& un ignorant, comme le Capitaine, ne sont
pas faits pour entrer dans un lieu pareil . . .
Je n'accorderois même cette faveur qu'à peu
de personnes ; car ce sont là de ces choses qui
doivent être dérobées aux yeux des profanes, &
le voile du mystère n'est pas un moyen indiffé-
rent pour relever & ajouter encore à leur mé-
rite . . . Que d'idées dans ma tête . . . mon esprit
succombe sous les efforts de son travail . . . Il
est tellement occupé de recherches, de décou-
vertes surnaturelles, que j'oublie les choses les
plus ordinaires, souvent même les plus néces-
saires . . . Voyons si j'aurois oublié peut-être
la clef de cette porte, & si pendant mon ab-
sence, l'on ne se seroit pas avisé de pénétrer
dans ce cabinet. (Il va voir si la clef est à la
porte, & éprouve si elle est fermée.) Non, la
clef n'y est pas . . . c'est que je me ferai souvenu
de l'ôter avant de sortir : cela me rassure. Quel

auroit été leur étonnement, s'ils avoient pu entrer dans ce sanctuaire, & d'y avoir aperçu ce que leur esprit auroit eu peine à concevoir. Une composition qui se feroit présentée à leurs yeux sous une forme inattendue, & qui approchée, feroit disparue à leur grand étonnement... ah, ah, ah! mais tandis que je suis seul, je veux profiter du loisir & relire les observations que j'ai été faire hier dans ma cave, pour calculer l'effet de l'influence de la lune sur l'Ether que j'ai préparé & que je dois mêler dans 9 jours au reste de la composition déjà en fermentation. J'ai cela écrit sur mes tablettes. (*il lit.*) Bon! tout est conforme à l'indication... Les signes sont favorables... Ah! je triompherai donc à la fin! oui, je triompherai... & dans peu le bonnet doctoral en en tête, je verrai à mes pieds l'envie & tous les suppôts d'Esculape.

SCÈNE XII.

LEONARDA, le Capitaine RODRIGUE,
SEDILLO, FABRICE.

LEONARDA.

Nos recherches ont été vaines, nous n'avons rien trouvé.

SEDILLO.

Hé bien, sont-ils affommés?

LEONARDA.

Il faut absolument qu'ils soient dans cette chambre.

Le Capitaine RODRIGUE.

Oui, morbleu, ils y sont, & je ne veux pas en avoir le démenti... Entrons.

SEDILLO.

Vous recommencés donc encore?... Quand je vous dis que personne n'y mettra les pieds... Mais je suppose, avec vous, qu'ils y soient

entrés ; n'ont - ils pas eu tout le temps de se fauver?... N'en parlons plus.

LEONARDA.

(à part.) Ce refus obstiné redouble ma curiosité , & je voudrois en savoir le motif... Mais ce n'est pas le moment de l'exiger.

SEDILLO.

Croyés-moi, mon gendre, les fumées du vin servent quelquefois de chambre obscure : le fait est que vous avés cru voir & que vous n'avés rien vu... Allons-nous coucher, car demain de grand matin je dois retourner chés le Comte.

LEONARDA.

Oh, laisse-là ton Comte & songe à marier ta fille, cela est plus pressé.

SEDILLO.

Ne sommes-nous pas convenus que la noce se feroit demain au soir... A quoi bon ce changement ?

LEONARDA.

J'ai des raisons très-fortes pour hâter ce mariage : je t'en ai affés dit pour t'en faire sentir les conséquences... Tu y gagneras d'ailleurs les frais de noces & de cérémonies, que j'aurois désirés... Ainsi, sans autre façon, le Capitaine pourra emmener Isabelle chés lui demain matin.

SEDILLO.

J'acquiesce avec plaisir à tout ce que tu voudras, en faveur de l'économie qui en résulte... Capitaine en êtes-vous content ?

Le Capitaine RODRIGUE.

Oui, certainement ; pour vous prouver mon empressement & ne pas manquer l'heure, je veux rester ici & dormir dans ce fauteuil : demain matin j'enverrai Fabrice chés le notaire : nous irons ensuite voir vos parens.

SEDILLO.

Vous serés mal sur cette chaise ; vous ne dormirés pas.

Gij

Le Capitaine RODRIGUE.

Un vieux foldat, comme moi, dort par-tout, comme dans fon lit... J'ai fouvent trouvé de bien plus mauvaises couchées, (à part à *Leonarda.*) Je ferai en même temps la garde du cabinet.

LEONARDA.

Bien imaginé !

SE D I L L O.

Bon foir donc, mon gendre, puisque vous le voulés ainfi.

LEONARDA.

Bon foir, Capitaine.

Le Capitaine RODRIGUE.

Bonne nuit, beau-père, & Madame, ma belle-mère... car il faudra du respect déformais; n'est-ce pas ?

SCÈNE XIII.

Le Capitaine RODRIGUE, FABRICE.

Le Capitaine RODRIGUE.

MON cher Fabrice, j'ai une chose à te demander; c'est de m'éveiller demain un peu avant le jour... j'ai quelquefois le sommeil si dur...

FABRICE.

Vous pouvés y compter, Monsieur; est-ce là tout ce que vous désirés de moi ?

Le Capitaine RODRIGUE.

Approche-moi ce fauteuil & place-le devant cette porte... bon!... tu peux t'en aller à présent.

FABRICE.

Bon foir, Monsieur le Capitaine.

Le Capitaine RODRIGUE.

Bon foir, bon foir.

SCÈNE XIV.

Le Capitaine RODRIGUE *seul.*

(*Pendant ce monologue, le Capitaine ôte son habit, son épée, son chapeau & sa jambe de bois: il s'assied dans le fauteuil & tire de sa poche une bouteille de vin qu'il place à côté de lui.*)

DEMAIN donc, ou plutôt en peu d'heures, je vais avoir une mienne-femme... une femme qu'il faudra garder toute la vie... Cela va paroître bien étrange à un vieux libertin, comme moi... Enfin, arrive qui plante... Il n'y a plus à reculer... Quand le vin est tiré, il faut le boire... A propos de boire, cela me fait songer que j'ai encore là un petit reste d'un excellent vin, qu'il ne faut pas laisser moisir... Depuis ce coup de biscayen qui m'emporta la jambe au siège d'Alger, & ce coup de feu qui me creva l'œil, cette jambe de bois a été la compagne fidelle & inséparable de mes peines & de mes plaisirs... &, ma foi, la paix régnoit

dans le ménage... Actuellement... qui fait!... Allons, allons, n'y pensons pas d'avance... Quand les idées commencent à se noircir, il faut se distraire... Buvons un coup... d'ailleurs j'ai besoin de forces pour demain... Car avec une beauté comme Isabelle, & le premier jour des noces, il ne s'agit pas de faire l'Invalide. (*Il boit & défait ensuite sa jambe.*) Je dois si fort ferrer les courroies, qu'elles me font un mal de chien... Ah, c'est fait... encore un petit coup, à la santé de la future & de la mienne par dessus... Puisse le repos me procurer quelqu'étincelle de ce feu de vingt ans!.. Il est temps que je dorme, car ma tête devient si pesante... (*Il s'endort profondément.*)

SCÈNE XV.

ALPHONSE, DIEGO, le Capitaine
RODRIGUE *endormi.*

DIEGO *entr'ouvrant la porte.*

TOUT le monde est retiré, excepté ce gros ivrogne que voilà... comme il ronfle!...

Essayons de nous tirer de ce taudis... L'air qu'on y respire est si méphitique que...

A L P H O N S E.

Peut-on sortir ?

D I E G O.

Oui, Monsieur, il n'y a plus qu'un témoin, qui laisseroit emporter la maison, plutôt que de s'éveiller

A L P H O N S E.

Hé bien, Diego?... Tu as entendu de quoi ils font convenus..., Nous sommes perdus, si nous ne venons à bout de rompre leurs mesures,

D I E G O.

En considérant ce quarteron de Militaire, il me vient une idée..., un peu folle; mais ce font celles qui réussissent le mieux.... Si nous enfermions le Capitaine dans cette chambre?

A L P H O N S E.

Bon! après?

DIEGO prend la jambe de bois du Capitaine.

Attendés.... vous savés que le Capitaine couche ici pour ne pas manquer l'heure indiquée.... Que feroit-ce si vous preniés son chapeau, sa flamberge, & enfin sa jambe.... la pièce la plus essentielle.... Si vous vous mettiés une emplâtre sur l'œil; si vous vous barbouilliés un peu la figure & que dans cet état vous veniés ici prendre sa place... Qu'en dites-vous, & qui diable vous reconnoitroit ?

A L P H O N S E.

Oh, cette idée est excellente, admirable!... allons, la main à l'œuvre... Tâchons de porter ce héros dans ce cabinet.... Il a une si bonne dose de vin, qu'il lui faut au moins six à sept heures pour le cuver. (*Ils le portent dans la chambre.*)

D I E G O.

Qu'il est lourd !

A L P H O N S E.

Allés... (*revenant.*) Mais, comment avertirons-nous Isabelle ?

DIEGO.

Il faut qu'elle ignore tout ; c'est le plaisant de l'affaire. Elle croira que c'est le Capitaine , elle se désespérera & vous goûterés le plaisir de voir combien vous êtes aimé.

ALPHONSE.

Mais , il y a de la cruauté de la faire ainsi souffrir.

DIEGO.

Que vous êtes bon, Monsieur; allés, allés , c'est à charge de revanche... D'ailleurs vous pouvés, sans scrupule, lui causer un moment de peine, pour le plaisir infini que vous lui procurerés après... moins il fera prévu, plus il sera vif.

ALPHONSE.

Tout occupé de la beauté de ton projet, tu ne t'apperçois pas que notre prison n'a acquis qu'un peu plus d'espace... Comment sortirons-nous de la maison ?

DIEGO *d'un ton grave.*

Connoissés mieux Diego... Voyés-vous

cette clef pendue à cette porte ? C'est celle de la maison... Observateur attentif, je n'ai pas quitté le trou de la serrure, & j'ai vu que Fabrice en entrant l'avoit accrochée là... Douterés-vous encore de ma sagacité, de ma prévoyance?... Ce n'est pas tout, je veux vous servir de Notaire... Mais décampons au plutôt. Emportons toutes les pièces de votre travestissement, & cette clef nous servira pour rentrer.

ALPHONSE.

Le trouble où je suis ne me permet pas de me livrer à la joie que m'inspire ton heureux projet, & sans toi, cher Diego, je n'aurois pas le courage de l'exécuter.

Fin du second Acte.

ACTE III.

SCÈNE PREMIÈRE.

Le Docteur OSORIO, GALLUPO.

(La Scène représente une rue. Le Docteur arrive d'un côté & Gallupo de l'autre.)

GALLUPO.

AH, c'est vous, Monsieur le Docteur ! si matin visiter vos malades... que cela est louable!... Mais je vous rencontre à point nommé... J'allois chés vous pour vous chercher : mon maître s'est trouvé tout-à-coup si mal, que nous craignons...

OSORIO.

Cela ne peut être.

GALLUPO.

Pardonnés-moi, Monsieur le Docteur, & si vous ne vous hâtes, peut-être ne le trouverons-nous plus en vie.

OSORIO.

Contes que tout cela, je dois bien le favoir ; mais, vous autres, vous faites toujours d'une bagatelle une affaire de la plus grande importance : ce n'est rien, ce n'est rien, vous dis-je ; vous ne m'apprendrés pas quelle doit être la marche de sa maladie.

GALLUPO.

Mais vous ne savés pas sans doute que l'Apothicaire Sedillo a été, cette nuit, chés le Comte... C'étoit dans un moment où je n'y étois pas, qu'il lui a prescrit une médecine, qu'une heure après, mon maître s'est trouvé dans un état, dont nous craignons les suites & qui exige votre présence, le plus promptement possible.

OSORIO.

Quoi ! l'Apothicaire Sedillo a été chés le Comte!... cet impertinent, ce faquin a eu l'insolence de donner à votre Maître une médecine sans que je l'aie prescrite... Une médecine sûrement contraire à mes principes & à mes ordonnances... Et, dites-moi, qui a introduit Sedillo dans la maison ?

GALLUPO.

Je n'ai pu l'apprendre, tous nos domestiques nient l'avoir été chercher.

OSORIO.

Ah, ce sont donc là de vos faits, Monsieur l'adepte, Monsieur le docteur!... Mais c'est le dernier trait de cette espèce que vous me ferés, je vous en réponds; je saurai bien vous empêcher d'exercer notre art & de vous élever jusqu'à nous... Je saurai déjà vous renvoyer à votre fourneau & vous réduire à votre métier... oh, les choses vont bien loin aujourd'hui!

GALLUPO.

Monsieur le Docteur, faites trêve de colère, je vous prie, & venés secourir mon maître.

OSORIO.

Oh, quels empyriques! quels destructeurs de l'espèce humaine!... Ce sont là de vrais ennemis de l'Etat... Monsieur Gallupo, si vous connoissés les loix Romaines, oui, si vous les connoissés, vous sentirés combien on a tort

de se relâcher sur ce qu'elles ordonnent... Elles avoient prévu cet abus... & pourquoi ne les suit-on pas?

GALLUPO.

Mais pendant que vous faites ces réflexions, Monsieur le Docteur, mon Maître se meurt.

OSORIO.

Un Médecin étoit un personnage sacré; & pour l'être... quelles épreuves!... Qui se feroit avisé alors d'exercer la médecine, sans être reconnu pour un médecin.

GALLUPO.

Pensés donc que pendant que vous me faites ce beau raisonnement, mon maître fait peut-être le grand voyage.

OSORIO.

Hé bien, bon voyage: or je vous disois donc que ces sages Républicains, qui en savoient, ma foi, bien plus que nous aujourd'hui...

GALLUPO.

Monfieur le Docteur, le Comte eft à l'agonie.

OSORIO.

Pas encore, pas encore . . . Pour en revenir aux Romains, je difois donc . . .

GALLUPO.

Ils font tous morts, & ne reviendront pas en rendre témoignage, mais le Comte pourroit en revenir, fi vous y alliés.

OSORIO.

Faites-le faigner; donnés-lui de l'eau chaude; il n'a pas befoin d'utre chofe.

GALLUPO.

Mais venés-y avec moi . . . votre préfence . . .

OSORIO.

On ne m'a pas voulu écouter tantôt, moi . . . Je ne puis retourner chés votre maître . . . D'ailleurs j'ai un malade à vifiter qui eft au lit depuis quatre jours; le Comte n'eft alité que depuis hier matin. Je ne me dépars pas de l'ordre.

GALLUPO.

GALLUPO.

Et fi mon maître fe meurt en attendant fon tour ?

OSORIO.

Réitérés la faignée; doublés la portion d'eau chaude & il en reviendra.

GALLUPO.

Mais les maladies varient; fi par un heureux hafard il fe portoit mieux; que faire?

OSORIO.

Dans ce cas . . . donnés - lui de l'eau tiède.
(Il s'en va.)

GALLUPO.

Et que ne puis - je te jeter un feau d'eau froide fur le corps, maudit Médecin! Quel diable de Docteur! . . . quelle facilité à vous expédier! . . . ah, l'habile homme! . . . voilà tout fon favoir . . . Qu'on eft à plaindre d'être obligé de paffer par la main de ces Meffieurs . . . Allons, pauvre Comte, tu vas aller dans l'autre monde au bain - marie,

H

SCÈNE II.

ALPHONSE en Capitaine, DIEGO
en Notaire,

ALPHONSE.

COMMENT me trouves-tu ? Ai-je l'air &
l'encolure du Capitaine ?

DIEGO.

A merveille.

ALPHONSE.

Il faut avouer que l'idée que tu as eue est
délicieuse ; mais le succès est si incertain & les
suites si dangereuses . . .

DIEGO.

En quoi donc ? . . . Il ne s'agit seulement
que de presser la chose, plus nous ferons ex-
péditifs, moins nous courrons de risques . . .
(*riant.*) Ah, ha, ha, je ne puis m'empêcher
de rire en vous voyant ainsi fagoté . . . Vous
avés, ma foi, l'air de l'amour bancalle.

ALPHONSE.

Mon cher Diego, je rirai avec toi, lors-
que nous serons de retour de notre expédi-
tion . . . Quoi que tu dises, je ne suis pas sans
inquiétude sur le rôle que j'ai à jouer ; si le
père ou la mère alloient me reconnoître à la
différence de la voix.

DIEGO.

Ne fauriés-vous la contrefaire ? . . . tenés,
j'ai un talent particulier pour imiter toutes
fortes de voix. Tâchés de prendre le même
ton que moi . . . (*Imitant le Capitaine.*) Hé
bien, M. Sedillo . . . jarnibleu, vous allés donc
être mon beau-père . . . Tudieu, quel joli bu-
tin que votre fille ! mort de ma vie, qu'elle est
belle ! . . . Imiterés-vous bien cela ?

ALPHONSE.

Je crois que oui . . . voyons un peu . . . Par
mon havre-sac, je vous suis obligé du morceau
de fille que vous me baillés là . . . Ventrebleu,
je n'ai rien vu d'aussi beau ! . . .

DIEGO.

Bravo ; je ne ferois pas mieux , moi qui m'en pique : mais retenés bien ce ton.

ALPHONSE.

C'est là le hic... On est toujours un grand homme , lorsqu'on est seul ; mais c'est autre chose , quand on est sur la scène... Tu n'as pas oublié le contrat ?

DIEGO.

J'ai fait plus , je me suis muni d'une feuille blanche que je veux faire signer aussi à M. Sedillo ; car il faut bien qu'il signe mon contrat.

(*Ils entrent dans la maison.*)

SCÈNE III.

FABRICE *seul* , bâille & s'étend.

AH , ah , j'aurois volontiers dormi encore une heure ou deux.. Il faut toujours que ce soit moi , qui fois le premier levé & le dernier couché dans la maison... C'est moi qui fais les lits , qui frotte les chambres , qui fais la cui-

sine , qui fais le service de la boutique... Il ne faut pas être bête pour cela au moins ; hé bien , tous les jours cependant pour mon salaire , on me traite d'âne , de butor... Oh , quel chien de métier!.. Mais pourquoi me suis-je donc levé si-tôt?... J'avois une raison... ah , oui , oui ; c'est pour réveiller le Capitaine... Ce vieux Reitre va emmener la mariée chés lui... Quel dommage!... Je ne suis qu'une bête , à ce que l'on dit ; hé bien , si j'étois à la place de mon maître , ce vieil invalide-là n'auroit pas ma fille ,... Mais est-ce lui qu'on a consulté là-dessus ? Bah , c'est Madame Leonarda qui a tout arrangé... Mais où est donc le Capitaine ? Je l'ai laissé hier dans ce fauteuil... Que vois-je?... Le voilà déjà avec son Notaire.

SCÈNE IV.

ALPHONSE , DIEGO , FABRICE.

FABRICE.

ON voit bien , Monsieur , que vous êtes militaire ; vous êtes accoutumé à vous lever de

bonne heure, je venois pour vous réveiller, & vous courés déjà les champs.

A L P H O N S E.

Apprends de moi, jeune homme, que l'excès de sommeil est un vol qu'on fait à l'Etat, à la société; on ne doit se coucher & dormir que pour reposer ses membres; peu d'heures suffisent pour cela.

F A B R I C E.

C'est ce qu'on me prêche tous les jours dans la maison: on me laisse à peine quelquefois le temps de faire un quart de somme.

A L P H O N S E.

M. Sedillo & M^{me} Leonarda font-ils déjà levés?

F A B R I C E.

Je ne fais, Monsieur le Capitaine.

I S A B E L L E.

Va leur dire que je les attends ici avec le Notaire.

F A B R I C E.

J'y vais... Qu'on a bonne mine, un jour de nocés... Le Capitaine a l'air tout rajeuni.

S C È N E V.

A L P H O N S E, D I E G O,

A L P H O N S E.

V O I C I l'instant critique. Comme le cœur me bat!... Que fera - ce quand je verrai Isabelle?

D I E G O.

N'allés pas faire l'enfant, & foutenés le rôle que vous avés à jouer.

A L P H O N S E.

Ce ne fera pas peu pour moi.

D I E G O.

Pourvu que ce sac à vin n'aille pas s'aviser de se réveiller & nous jouer ici une amphitriade.

ALPHONSE.

Sois expéditif; abrège autant que tu pourras les formalités. Sedillo & sa femme aiment à babiller; sois laconique autant que possible.

DIEGO.

Laiſſés-moi faire; je ne les arrêterai pas plus qu'il ne faut, ſans cependant choquer la vraisemblance.

SCENE VI.

Les Précédens, SEDILLO, FABRICE.

SEDILLO.

QUOI, déjà ſur pied, mon gendre! je vous fais compliment; je ne vous aurois pas ſouſçonné tant d'ardeur à votre âge... Voilà apparemment M. le Notaire?

ALPHONSE.

Oui, il a déjà dreſſé le contrat.

SEDILLO.

Ma femme fera ici dans le moment: nous le ſignerons. Elle aime aſſés que je ne faſſe rien ſans elle; & comme j'aime la paix, je fais ordinairement tout ce qu'elle veut.... Si vous voulés faire bon ménage, vous devés faire de même, mon gendre... j'ai l'expérience pour moi.... Elle eſt occupée à conſoler ſa fille, qui pleure, qui ſe lamente, comme c'eſt l'uſage... mais vous trouverés bientôt le moyen de ſécher ſes pleurs; n'eſt-il pas vrai, mon gendre? Voulés-vous une priſe de tabac, Monſieur le Notaire?

DIEGO.

Très-obligé; il eſt bien bon.

SEDILLO.

Comment vous appellés-vous?

DIEGO.

Inigo de Buona Mancia.

SEDILLO.

Ce nom ne m'eſt pas connu.

DIEGO.

Je le crois : autrefois je me nommois autrement.

SEDILLO.

Comment?

DIEGO.

Truxillos.

SEDILLO.

Truxillos.... Il y a donc long-temps que vous faites le métier ; car il y a... oui... à peu près 35 ans que je me suis servi d'un notaire de votre nom , lors de mon mariage... Etoit-ce vous ?

DIEGO.

Cela peut être : la mémoire s'affoiblit par le laps du temps.

SEDILLO.

Mais vous n'avez pas l'air vieux,

DIEGO.

C'est que je me suis ménagé,

SEDILLO.

Il est vrai que dans votre métier , vous engraissez de l'embonpoint d'autrui.

DIEGO.

Cela est vrai ; nous nous nourrissons parfois du malheur & du bien des autres

SEDILLO.

Il faut avouer que c'est un beau métier.

DIEGO.

Moins dangereux que le vôtre toujours ; car si nous plumons notre prochain , au moins nous n'attentons point à sa vie ; mais vous autres, Messieurs , avec une seule pillule vous envoyés vos malades dans l'autre monde sans que personne ose vous en demander raison.

SEDILLO.

C'est une assertion fausse , & je veux vous le prouver , . . . mais, voilà ma femme & ma fille.

SCÈNE VII.

Les Précédens, LEONARDA, ISABELLE,
CHINCILLA.

ALPHONSE *à part.*

QUE cette situation est critique... Voir Isabelle en pleurs, sans pouvoir la détromper!

LEONARDA.

Allons, allons, cessés de pleurer; il s'agit bien ici de faire l'enfant.

SEDILLO.

Pleure, pleure, ma fille; tu riras demain, je t'en répons, n'est-ce pas, Capitaine?

ISABELLE.

Ah, mon père! si vous m'aimés, si votre fille vous est chère, différés encore mon mariage.... Ma mère, je vous en conjure...

LEONARDA.

Entêtement, caprice que tout cela; nous

avons bien que c'est Alphonse que tu aimes, & que ce n'est que par rapport à lui que tu cherches à nous faire changer de sentiment; mais il faut l'oublier: l'obéissance que vous nous devés & votre avantage exigent ce sacrifice.

ISABELLE.

Ma mère, je ne demande qu'à rester auprès de vous... Ne me forcés pas seulement à être la compagne d'un homme que je sens que je ne pourrai jamais aimer.

LEONARDA.

Il n'est plus temps de reculer.

SEDILLO.

Ma fille, la répugnance que tu témoignes pour le Capitaine n'est pas raisonnable, tu ne juges de lui que par son extérieur qui, à la vérité, n'est pas séduisant; mais lorsque tu y feras faite & que tu le connoitras, tu verras que tu as un brave homme pour mari, & tu feras très-heureuse... Entends-tu, mon gendre, comme je fais ton panégyrique.

ALPHONSE.

Parbleu, beau-père, vous ne vous y prenez pas mal.

LEONARDA.

Voilà un beau Monsieur que ton Alphonse, pour être tant regretté!... Un fat, un étourdi qui en conte à toutes les filles, & qui te laisseroit là, après quinze jours de mariage.

SEDILLO.

D'ailleurs n'est-tu pas dans l'obligation d'y renoncer, puisqu'il épouse, demain ou après, Hortense de Galva?

ISABELLE *vivement.*

C'est une insigne fausseté; jamais Alphonse n'époufera Hortense.

SEDILLO.

Qu'en fais-tu?

LEONARDA.

Rien n'est plus sûr.

ISABELLE.

Je réponds du contraire. à *Chincilla*. Je les vois venir, mais je ne ferai plus leur dupe.

CHINCILLA.

Tout ce qu'on raconte sur ce mariage est pure calomnie.

DIEGO.

Monsieur & Madame, tout le monde est-il ici, & puis-je faire la lecture du contrat?

SEDILLO.

A quoi bon le lire? N'en savons-nous pas le contenu; il ne s'agit que de le signer.

DIEGO.

Soit fait, comme vous le desirés,

SEDILLO.

Avés - vous présentement beaucoup d'occupation de cette espèce, Monsieur le Notaire?

DIEGO.

Cette semaine a été extrêmement fertile en

mariages; depuis lundi voilà le douzième contrat que j'ai dressé; le dernier a été celui d'Alphonse Oforio, dont vous parliés tout-à-l'heure.

ISABELLE, CHINCILLA *ensemble.*

Il se marie!

DIEGO.

Oui, les noces se feront dimanche.

ISABELLE, CHINCILLA *ensemble.*

Et avec qui?

DIEGO.

Avec Hortense de Galva; c'est une riche héritière.

ALPHONSE à *Diego.*

Que dis-tu, malheureux, & quel est ton dessein?

ISABELLE.

Est-il possible?

LEONARDA.

Je te l'avois bien dit.

CHINCILLA.

CHINCILLA.

Alphonse feroit-il capable d'une telle action?

DIEGO.

Vous pouvés en être sûres, puisque j'ai dressé leur contrat.

ALPHONSE *bas à Diego,*

Si tu poursuis, je t'affomme.

DIEGO à *Alphonse.*

Laiissés-moi faire; j'ai mes raisons pour parler ainsi.

ISABELLE.

Qu'en dis-tu, Chincilla? Que je suis malheureuse!

CHINCILLA.

Je cède avec peine à toutes ces convictions. Mais si cela est, je vous conseille d'épouser le Capitaine; ne fût-ce que pour vous venger d'Alphonse.

ISABELLE.

Chère amie, un froid mortel a passé dans

I

mon cœur . . . Je tremble d'approfondir cette affreuse vérité : je ne puis cependant l'ignorer plus long-temps . . . (à *Diego.*) Monsieur , daignés me répondre affirmativement & sur votre conscience ; le ferés-vous ?

D I E G O .

Oui , Mademoiselle ; foi de Notaire , vous pouvés y compter .

I S A B E L L E .

Est-ce bien Alphonse Oforio qui épouse Hortense , & n'est-ce pas plutôt Ferdinand son cousin ?

D I E G O .

C'est Alphonse Oforio , Mademoiselle ; vous pouvés y compter ; c'est une affaire conclue & signée .

A L P H O N S E *bas à Diego.*

Malheureux ! Que ne puis-je me faire connoître ; tu payerois de ta vie le tour que tu me joues ; mais patience , patience ! . . .

D I E G O .

Eh , ne voyés-vous pas , Monsieur , que c'est

pour la faire signer , ce que jen dis ; le feroit-elle sans ce véhicule ?

S E D I L L O .

Hé bien , nous croiras-tu à présent & demanderas-tu encore trente fois la même chose ?

I S A B E L L E .

Peut-on voir plus de perfidie ! . . . Je meurs de douleur & de honte . . . A quel homme avois-je donné mon cœur ?

C H I N C I L L A .

Quels monstres que les hommes ! . . . Ils se ressemblent tous , & le meilleur ne vaut pas la peine d'être regretté . . . Croyés-moi , Mademoiselle , épousés sans plus tarder le Capitaine ; cela fera diversion . . . Qui fait d'ailleurs si vous ne gagnerez pas au change ? Les jeunes gens d'aujourd'hui sont piètre marchandise .

I S A B E L L E .

A quelle extrémité me vois-je réduite ! . . . Peut-on , hélas ! se résoudre à changer si promptement ?

CHINCILLA.

Je sens, comme vous, la grandeur du sacrifice, mais il est indispensable: le traître d'Alphonse ne fera pas peu surpris!

ALPHONSE à part.

Que je souffre de ne pouvoir la tirer de son erreur, toute flatteuse qu'elle est pour moi!
(Pendant la fin de cette scène, Chincilla doit être occupée à persuader Isabelle d'oublier Alphonse & d'épouser le Capitaine.)

LEONARDA.

A quoi bon tout ce délai? Signons, signons.

DIEGO.

Madame a raison; je vous prierai même, si cela ne vous offense pas, d'expédier un peu promptement ce qui me regarde, ayant encore aujourd'hui des affaires très - pressantes en ville.

SEDILLO.

Volontiers; nous ferions bien fâchés de vous causer le moindre dommage... donnés - moi votre plume.

DIEGO.

Voudriés-vous bien éprouver au bas de cette feuille, si elle est bonne.

SEDILLO.

Oh, toute plume me convient à moi...
Donnés, donnés... où dois-je figner?

DIEGO.

Permettés, Monsieur; cela peut être indifférent pour vous, mais non pas pour moi; je désirerois donc que vous missiez ici vos noms pour voir la grandeur des lettres qui les composent. J'ai dressé le contrat sur une feuille, un peu petite, à la vérité, & j'y ai fait tant de lettres initiales & de grands traits, qu'il reste peu de place pour les signatures. En sorte que pour les placer où elles doivent être, je dois user de précaution & me régler sur l'écriture d'un chacun.

SEDILLO.

Vous êtes un bien drôle de corps... tenés, voilà comme je signe toujours.

DIEGO.

Ah, c'est bien, c'est bien; tout le monde aura place... Signés maintenant le contrat, si vous le voulés bien. *(Ils signent.)*

ISABELLE *vivement.*

Oui, j'épouse le Capitaine... Qu'Alphonse apprenne que mon cœur se détache de lui... que je suis à un autre... Ah! que ne puis-je mourir!...

(Isabelle signe la dernière, & après avoir signé, tombe en défaillance dans les bras de sa Mère & de Chincilla.)

SEDILLO.

Je n'ai jamais vu une grimacière comme cette fille... Ne voilà-t-il pas qu'elle se trouve mal pour avoir signé son contrat de mariage... C'est apparemment l'usage à Madrid... En vérité cela fait pitié... Passe encore pour les femmes de qualité d'avoir des vapeurs: on prétend même qu'elles leur sont utiles dans de certaines occasions... Mais ma fille!...

LEONARDA.

Et moi je dis que vous ne favés ce que vous dites avec vos vapeurs, que ma fille a très-bien fait de s'être trouvée mal à point nommé, & comme il convient à une fille vertueuse, qui a de bons principes. & qui quitte la maison paternelle... Ne voudriez-vous pas qu'elle eût témoigné une joie indécente & bourgeoise?

SEDILLO.

Allons, allons, soit ma femme... Ah, que n'ai-je encore mon garçon!... je l'aurois élevé à ma guise celui-là.

DIEGO *bas à Alphonse,*

Je crois que tout est fini, & que nous pouvons nous retirer sans bruit.

(Pendant cette scène, Alphonse doit laisser voir un trouble & un embarras extrême.)

CHINCILLA.

Comment vous trouvés-vous, chère Isabelle?

ISABELLE.

Mieux... Pourquoi vos soins pressés

m'ont-ils rappelé à la vie . . . *Elle prend un verre d'eau.*) Allons, mon père, allons, ma mère, ne différés plus le moment qui doit m'unir au Capitaine.

S E D I L L O.

Vous voyés, mon gendre, que ma fille commence à reconnoître vos mérites: je crois que vous ne tarderés pas à être content l'un de l'autre . . . Mais vous ne dites rien depuis un temps infini . . . Qu'avés-vous donc?

A L P H O N S E.

Rien, morbleu ! mais je voudrois que cela finit une fois.

S E D I L L O.

Tudieu, mon gendre, quelle moue pour un jour de noces!

L E O N A R D A.

Il a raison . . . allons chés le Licentié Pérez lui présenter notre gendre: toute la famille doit s'y trouver; c'est un homme que nous devons ménager, car il doit nous faire ses héritiers,

S E D I L L O.

Oui, hâtons-nous de terminer cette affaire, afin que je puisse retourner à mes travaux, à mes découvertes, qui me tiennent bien plus à cœur que tout ceci Toi, Fabrice, tu resteras à la maison, tu arrangeras, tu nettoieras tout, depuis le grenier jusqu'à la cave, & tu prendras garde sur-tout à ce cabinet . . . s'il survenoit quelque chose d'extraordinaire, tu viendras me chercher.

F A B R I C E.

Où, Monsieur?

S E D I L L O.

N'as-tu pas entendu, étourdi, chés le Licentié Pérez. *(Ils sortent.)*

SCÈNE VIII.

FABRICE *seul.**(Il balaye & arrange la chambre en chantant.)*

TUR lu tu tu, ma Reine,
 T'es bien un morceau de Roi;
 Je chéris de toi la chaîne
 Qui m'assure de ta foi,
 Seul sur la fougère,
 Loin du monde entier,
 Avec toi ma bergère,
 Le plus beau métier.
 est de t'aimer, Annette.

Tur lu tu tu, ma Reine,
 T'es bien un morceau de Roi;
 Je ne conçois point de peine,
 Que d'être éloigné de toi.
 Libre sans inquiétude,
 Mon cœur plein d'ardeur
 N'a d'autre étude;
 Son plus grand bonheur
 Est de t'aimer, Annette.
 Tur lu tu tu, &c.

Voilà donc le mariage de Mademoiselle Isa-

belle, baclé bon gré, malgré... Euh, quelle belle affaire.... N'est-il pas en vérité dommage de voir un tendron pareil ainsi sacrifié au caprice.... Qu'on dise encore que pour avoir de l'argent & avoir fouré son nez dans quelques livres, on ait à coup sûr de l'esprit & du jugement.... Je fais à peine compter deux, & je vois pourtant que notre Maître endoctriné par son incomparable épouse, vient de faire une haute sottise, en donnant sa fille au vieux Capitaine... Quel vuide à présent dans cette maison.... Mademoiselle Isabelle avoit soin encore de nous dédommager par son affabilité, par sa bonté, de l'humeur bien recalcitrante de Madame sa mère; actuellement personne ne prendra plus fait & cause pour nous autres, pauvres domestiques... Ahi, Il me semble déjà voir Madame Leonarda à mes trouffes.... Décampons & dissipons ces idées... J'allois m'abandonner à des réflexions uniquement faites pour m'ôter toute ma bonne humeur.

(Il met tout en ordre & sort.)

SCÈNE IX.

(*La même décoration qu'au premier Acte, le Capitaine, après le premier monologue de Fabrice, paroît à la fenêtre de la maison de Sédillo en bonnet de nuit.*)

FABRICE *sortant de la maison en chantant.*

CŒUR gai, ame vive & contente

Du bonheur est la sûre rente:

Au desir satisfait

Suit le plaisir parfait.

Faut avoir bon courage

Et du cœur à l'ouvrage.

Un petit coup... une petite nouvelle, excellente recette pour être gai le reste de la journée... Je comptois au moins que cette noce me rapporteroit quelque chose, mais je vois bien qu'elle est formée sous les auspices les plus défavorables... & la générosité de M. Sédillo n'a pas augmenté d'un degré en cette occasion-ci... Mais consolons-nous de ce petit désagrément passager... Allons travailler pour

l'honneur. Il faut bien se former des principes de cette espèce, quand la ladrerie de ceux que nous servons, ne nous récompense pas en espèces sonnantes.

Le Capitaine RODRIGUE.

Hé, Fabrice! écoute, mon garçon.

FABRICE.

Qui diable m'appelle?... Ne pourrai-je donc pas seulement déjeuner en repos?...

Le Capitaine RODRIGUE.

Holà, Fabrice!... viens me tirer de ce maudit lieu où je suis enfermé.

FABRICE *apercevant le Capitaine à la fenêtre.*

Je veux être pendu, si ce n'est le diable sous la forme du Capitaine!... Mais par où est-il donc entré dans ce cabinet qui est toujours fermé?... Bah! est-ce qu'un diable n'entre pas par-tout? .. Voilà la besogne de mon Maître, voilà l'effet de sa composition. Que je suis aise de n'être pas dans la maison! il m'auroit fait servir à son déjeuner peut-être...

Le Capitaine RODRIGUE.

Hé bien, quand voudras-tu monter ?

F A B R I C E.

Je ne suis pas si bête; je me donnerois bien de garde d'approcher seulement.

Le Capitaine RODRIGUE.

C'est donc toi, coquin, qui m'a enfermé ici ?

F A B R I C E *effrayé.*

Oh, pour cela non; Monsieur, je vous jure que je ne fais rien du tout de cela: je vous respecte trop, qui que vous soyés, pour vous avoir joué un pareil tour... ainsi je vous prie de vouloir bien ne pas faire attention à moi... vous me ferés un grand plaisir.

Le Capitaine RODRIGUE.

Mort de ma vie, cesse de m'impatienter, & viens me tirer d'ici: il doit être plus que temps d'aller trouver ma future & d'envoyer chercher le Notaire.

F A B R I C E.

Comme il a deviné tout cela!... Mais cela n'est pas étonnant; le diable n'ignore de rien. Il cherche à m'amadouer, pour m'attirer ensuite dans ses griffes, mais je ne donnerai pas là-dedans.

Le Capitaine RODRIGUE.

Tu ne veux donc pas venir, Maraude, scélérateur!... Que ne puis-je t'attraper?... Mais à quoi me sert de jurer, de gronder, il ne fera que se moquer de moi... Prenons le parti de la douceur; (*lui jettant un écu.*) Tiens, voilà pour boire; mais tire-moi d'ici au plutôt.

F A B R I C E *ramassant l'argent.*

Il est généreux, celui-là... Est-ce bien de l'argent?... Cela en a l'air au moins... Oui, mais je ne m'y fie pas, car si je le mets en poche, je courrai risque, quand j'en aurai besoin, d'y trouver autre chose ou rien du tout... (*Il jette l'argent.*) Va, maudit Satan, je ne veux ni de toi, ni de ton argent.

Le Capitaine RODRIGUE.

Comment ! tu n'es pas encore content ? Mille bombes... morbleu !... mais je n'y gagnerai rien ; essayons un autre moyen... cher Fabrice, mon ami, va chercher mon beau-père.

FABRICE.

Pour un diable, il est bien embarrassé... Voyons, répondons-lui de bonne-foi, car il pourroit bien m'arriver malheur à la fin... Monsieur, pardonnés... je ne fais quel titre vous donner..., mais, fauf respect, je vous dirai, en toute vérité, que si vous voulés parler à mon maître, il est actuellement avec la famille chés le Licentié Pérez son beau-frère.

Le Capitaine RODRIGUE.

Comment, morbleu ! sans moi ?

FABRICE.

Affurément sans vous.

Le Capitaine RODRIGUE.

Eh, que suis-je donc, chien de pendard ?...

Ne

Ne connois-tu pas en moi le Capitaine Rodrigue qui doit épouser Isabelle ?... Que veulent dire ces plaifanteries ?... Si tu m'y fais mettre...

FABRICE *riant*.

Ha, ha, ha, vous le Capitaine Rodrigue ?... Oui, je pourrois le croire, si je ne l'avois vu partir avec mon Maître, car vous lui ressemblés si diablement, que tout autre s'y tromperoit.

Le Capitaine RODRIGUE.

J'étouffe de colère... j'enrage... Veux-tu me pousser à bout & te faire jeter à la tête tout ce que je trouverai sous ma main ?

FABRICE.

Non, non, Monsieur, ce n'est pas la peine de vous mettre en colère ; je vous assure que je vous ai dit la vérité.

Le Capitaine RODRIGUE.

Mort de ma vie ! on me joue ici un tour bien sanglant... Je suis la dupe encore de

K

quelques stratagèmes . . . Mon cher Fabrice ,
 fois certain que c'est moi qui suis le Capitaine
 Rodrigue ; tu en verras la preuve , si tu me
 tires d'ici , ou si tu veux bien aller quérir ton
 maître . . . Quiconque se donne pour moi est
 un fourbe , un coquin déguisé .

F A B R I C E .

Ma foi , je n'y comprends rien . . . Je ne sau-
 rois vous tirer de ce cabinet , puisque je n'en
 ai pas la clef ; mais je vais trouver mon Maître
 & vous l'amener , vous , vous expliquerez avec
 lui .

Le Capitaine RODRIGUE .

Va , mon garçon , je n'oublierai jamais le
 service que tu me rends . . . Pour preuve de ce
 que je t'avance , tiens , voilà la clef de ma cham-
 bre . . . vas-y , je te prie , tu y trouveras un
 chapeau & une jambe de bois de rechange . . .
 apporte-les-moi , car on m'a tout pris .

F A B R I C E .

Je ne fais qu'en croire , en vérité . (*Il sort.*)

S C È N E X.

Le Capitaine RODRIGUE *seul.*

MORBLEU ! je me suis trouvé dans de bien
 mauvaises affaires , mais jamais dans une aussi
 désagréable que celle-ci . . . Quel tour affreux !
 mais je m'en vengerai . . . Mes soupçons ne
 peuvent tomber que sur Alphonse & Diego . . .
 C'est ma faute aussi ; si je n'avois pas bu hier
 un peu plus que de coutume , cela ne me fe-
 roit point arrivé . . . Hum , hum , raisonnons
 un peu . . . Un événement aussi singulier n'est
 pas de trop bonne augure , & ne peut être
 qu'un avertissement secret de la sottise que je
 vais faire . . . mais comment reculer , sans man-
 quer à l'honneur , à la société , au public même
 dont je deviendrai la risée ? . . . Les choses sont
 si avancées . . . je me suis embarqué-là dans un
 beau labyrinthe . (*Il se retire de la fenêtre.*)

SCÈNE XI.

Le Docteur OSORIO.

JE ne crois pas que le Comte en revienne... On va dire que c'est moi qui l'ai tué, que je n'ai pas connu le genre de sa maladie... On me jettera la pierre... j'en perdrai mon crédit, ma réputation... Et à qui ferai-je redevable de tout cela? à M. Sedillo... Non, non, je ne dois pas prendre ceci avec indifférence, avec mépris; il faut que je me venge d'une manière exemplaire & que je sauve à la fois devant le Public mon savoir & mon honneur... Je vais de ce pas citer M. Sedillo devant le tribunal de notre Alcade & lui intenter un bon procès. Que ne puis-je seulement le faire mettre aux galères!... & que ne puis-je en obtenir autant pour un gueux de fils qui me cause tous les chagrins imaginables!... Depuis huit jours je n'ai pas entendu parler de lui, je ne l'ai point vu... Qu'il est amoureux comme un roman, voilà ce que je fais; & que ce vaurien finira encore par avoir sur les bras une femme que

je rougirai d'avoir pour bru; voilà ce qui ne manquera pas d'arriver, si je n'y mets ordre promptement... mais aux Isles, aux Isles... Ce changement d'air lui fera favorable, & c'est à quoi je vais travailler.

SCÈNE XII.

Le Capitaine RODRIGUE, SEDILLO,
FABRICE.

(Le dernier portant un manteau, un chapeau
& une jambe de bois.)

SEDILLO.

HÉ bien, qu'est-ce avec tes visions de vieille femme?... Qu'as-tu vu?

FABRICE.

Monseigneur, vous allés vous-même être convaincu de ce que je vous ai dit, & si j'ai menti...

SEDILLO.

Le Capitaine dans ma maison, lui que je quitte dans le moment!... cela ne se peut...

à moins que ce ne soit l'effet de quelques charmes, de quelques malélices... Il est certain qu'il y a des personnes qui se sont fait voir dans des endroits différens & à la même heure.

F A B R I C E.

Je vais l'appeller & vous n'en douterés plus alors... hé, Monsieur le Capitaine de là haut, voulés-vous bien paroître, mon maître est ici présentement, & voici tout ce que vous m'avez demandé. (*Il lui jette par la fenêtre le chapeau, le manteau & la jambe de bois.*)

Le Capitaine RODRIGUE.

Ah! Monsieur Sedillo, je vous attends avec bien de l'impatience.

S E D I L L O *effrayé.*

Mais... en vérité... c'est lui.

Le Capitaine RODRIGUE.

Que veulent dire ces plaisanteries, morbleu? Pourquoi suis-je enfermé ici, & pourquoi votre garçon ne veut-il pas m'ouvrir.

S E D I L L O *tremblant.*

Mais, Monsieur... je ne fais... c'est vous qui en faites, je pense.

Le Capitaine RODRIGUE.

Tubleu, non! & je trouve celle-ci d'un bien mauvais genre; je vous prie de la faire cesser, & de me faire ouvrir la porte promptement.

S E D I L L O.

Fabrice... en vérité je ne fais que penser... Mais, Monsieur, de grâce & sans que cela vous fâche, dites-moi, je vous prie, comment & par quel miracle vous vous trouvez ici, vous que je viens de quitter?

Le Capitaine RODRIGUE.

Mort de ma vie! cesserez-vous de m'impatienter?... ai-je pu bouger d'ici, puisque je suis enfermé & que je n'ai pas ma jambe?

S E D I L L O.

Va lui ouvrir, Fabrice.

F A B R I C E.

Moi ! . . . oh, pour cela non . . . je ne fais d'ailleurs où est la clef.

S E D I L L O.

Hum, hum . . . cela est singulier au moins, mais très-singulier . . . dans mon cabinet ! . . . Tiens, voilà le passe-partout.

F A B R I C E.

Pour cela, Monsieur, je n'en ferai rien . . . Affommés-moi plutôt . . . je n'entrerai pas dans la maison.

S E D I L L O.

Ma foi, Monsieur, je vous avoue que je ne fais comment concilier ce que je vois & ce que j'ai vu : il est certain que je quitte à l'instant un Capitaine Rodrigue, & que j'en retrouve un autre dans votre personne . . . Je ne sais qui peut avoir produit cette double apparition, ou si c'est un tour de quelque fripon (*lui jetant son passe-partout par la fenêtre*) Toutefois, voilà la clef; ouvrez vous-même, je vous attends ici pour éclaircir le fait . . . Quelle

diablerie ! . . . quelle aventure incompréhensible ! . . . dans mon cabinet ! . . . moi qui suis certain d'en avoir ôté la clef hier au soir ! . . . Hum, hum . . . je ne fais . . ., tout bien examiné, ce Capitaine que je viens de laisser chés le Licentié, pourroit bien être un fripon, un imposteur . . . Je me rappelle actuellement qu'il avoit un air singulier, qu'il affectoit de ne pas se faire voir . . . Il y a quelque chose là dessous de furnaturel qui me passe & que je brûle d'éclaircir.

Le Capitaine RODRIGUE *sortant.*

Oh, ça, vous m'allés dire, j'espère, comment je me suis trouvé enfermé dans ce cabinet pendant si long - temps . . . Quant à l'histoire que vous venés de me faire, je crois, sauf le respect que je vous dois, cher beau - père, que vous avés déjà commencé ce matin à vous mettre dans l'état où j'étois hier au soir, & que vous avés vu double.

S E D I L L O.

Vous me voyés stupéfait, interdit, pétrifié; je ne fais que croire, & . . .

SCÈNE XIII.

Les Précédens., Dona LEONARDA.

LEONARDA.

Hé bien, qu'est-il donc arrivé de si pressant pour vous obliger de nous quitter ainsi, & pour vous retenir ici, quand tout le monde vous attend?... Mais que vois-je, le Capitaine ici!... Comment avés-vous donc fait, pour être ici avant moi, mon gendre?... Pourquoi n'êtes-vous donc pas resté chés mon frère?

Le Capitaine RODRIGUE.

A l'autre... mais je n'y ai point été assurément.

SEDILLO.

Il est bon que tu sois venue, ma femme, tu nous expliqueras peut-être ce que nous ne pouvons comprendre... Il faut que tu saches d'abord que Monsieur, que voilà, prétend être le Capitaine Rodrigue; que je l'ai trouvé enfermé dans mon cabinet, d'où il assure qu'il

n'a pas bougé depuis hier au soir; que par conséquent il ne s'est point trouvé ici avec son Notaire; mais qu'en s'éveillant il s'est vu dans mon cabinet & enfermé à la clef: il soutient que celui que nous prenons pour lui est un imposteur & que...

LEONARDA.

Juste ciel! ferions-nous dupés!... Je crois entrevoir la friponnerie; le plus prompt moyen de la découvrir est d'aller avec Monsieur chés mon frère, où celui qui se dit être le véritable Capitaine est avec la famille. Nous les confronterons ensemble; je pense que si Monsieur est sûr de son fait, il ne refusera pas de nous y accompagner.

Le Capitaine RODRIGUE.

Non certainement, & je ferai ravi de démasquer devant vous l'impudent Amphitryon qui ose se faire passer pour moi.

SEDILLO.

Il faut avouer que ma femme est une grande femme! d'un mot elle a su nous tirer de l'em-

barras où nous étions & où nous ferions encore sans elle... Il faut convenir que ce sexe... Mais allons promptement éclaircir le fait... l'un des deux fera bien sot... (*au Capitaine.*) Dites-moi seulement comment vous avés fait pour entrer dans mon cabinet?

Le Capitaine RODRIGUE.

Chemin faisant, je vous ferai part des soupçons que j'ai sur cette étrange affaire.

SCÈNE XIV.

DIEGO *seul.*

TANDIS qu'Alphonse s'assure la possession d'Isabelle en présence même de ses parens, je dois couronner mon ouvrage & pourvoir à leur évasion, aussi-tôt que la cérémonie sera achevée : sans cette précaution, l'objet & le fruit de mes intrigues & de mes travaux seroient à jamais perdus pour nous... Ne laissons point d'ailleurs à la Justice le soin de nous récompenser ; elle le feroit sûrement au-delà de nos souhaits... *Sur-tout, ne prends*

pas de muletier, m'a recommandé Alphonse, *on est bientôt vendu par ces coquins.* En cela, je suis de son avis... Mais que faire ? Porter notre pacotille sur le dos & cheminer en franc messager... Cette manière de voyager n'est ni prompte, ni commode pour des femmes & sur-tout des femmes comme les nôtres... Un instant... M. le Docteur Osorio a dans son écurie deux belles mules qui feroient bien notre affaire ; mais comment l'engager à nous les prêter pour une affaire semblable?... Je suis trop connu dans la maison pour tenter moi-même ce coup... Si je pouvois rencontrer quelqu'un... (*apercevant Fabrice.*) Bon ! voici Fabrice : c'est justement l'homme qui me convient & le plus propre à mon dessein... laissons-le venir.

SCÈNE XV.

DIEGO, FABRICE *entre en chantant.*

DIEGO.

AH ! c'est toi, Fabrice ?... toujours gai, toujours content.

F A B R I C E.

Les apparences font souvent trompeuses.

D I E G O.

C'est-à-dire que tu n'est pas satisfait de ton poste.

F A B R I C E.

Si fait.

D I E G O.

Et que te manque-t-il donc , mon pauvre garçon ?

F A B R I C E.

Oh ! ce que vous ne pouvés pas me donner.

D I E G O.

Tu es donc amoureux ?

F A B R I C E.

Ah, beau !

D I E G O.

Te manque-t-il de l'argent ?

F A B R I C E.

Pour cette fois, vous l'avés deviné.

D I E G O.

Si ce n'est que cela, il fera facile de te satisfaire : je connois un moyen bien simple & bien prompt pour t'en procurer.

F A B R I C E.

Comment cela donc ?

D I E G O.

Il s'agit seulement de te prêter un peu à rendre service à quelqu'un qui t'en récompensera bien.

F A B R I C E.

Me prêter... à quoi donc ?

D I E G O.

A une petite supercherie très - innocente, & qui n'exige qu'un peu d'adresse.

F A B R I C E.

Je suis fort mal-adroit... Qu'importe; il faudra essayer... Et si je réussis à faire ce que vous me demandés, qu'y a-t-il à gagner ?

DIEGO.

Douze pistoles, mon ami.

FABRICE.

Douze pistoles! . . . oh, bah! vous voulés vous moquer de moi, car çà fait bien de l'argent au moins.

DIEGO.

Oh, certainement... veux-tu voir?

FABRICE.

Oui, si vous les aviés.

DIEGO.

Tiens... voilà qui peut être à toi, si tu veux.

FABRICE.

Oh, ventrebleu!... quel trésor!... Dites-moi donc vite ce que je dois faire pour cela.

DIEGO.

C'est d'escamoter adroitement...

FABRICE.

Escamoter?... Qu'est-ce que c'est que cela?

DIEGO.

DIEGO.

Je vais te parler plus clairement . . . Connois-tu M. Osorio?

FABRICE.

Oui; c'est un Médecin.

DIEGO.

Justement. Hé bien, ce Monsieur Osorio, que tu connois si bien, a fait un pari que tu peux lui faire perdre mieux qu'un autre.

FABRICE.

Moi?... Il gagnera assurément.

DIEGO.

Si tu fais ce que je vais te dire, il le perdra à coup sûr... Voici le fait: le Docteur a gagé avec quelques amis, que personne au monde ne feroit assés adroit pour s'introduire chés lui, & lui enlever les deux mules qu'il a dans son écurie... Il s'agit maintenant de favoir si tu veux avoir l'honneur & le profit d'une pareille entreprise; si tu es homme à aller chés M.

L

Oforio enlever les deux mules en question & les conduire dans l'endroit qu'on t'indiquera... A ce prix les douze pistoles font à toi.

FABRICE.

Et vous appellés cela , escamoter ?

DIEGO.

Oui, escamoter.

FABRICE.

Et moi j'y donne un autre nom , & je fais que si Dame Justice m'attrapoit sur un tel fait , je me croirois heureux d'en être quitte pour une bonne estrapade.

DIEGO.

J'en conviens avec toi , & je ne te propose-rais pas de tenter le coup , si je ne savois pertinemment que les personnes intéressées à la gageure font dans la bonne intention de restituer les deux mules à M. Oforio , dès qu'on l'aura convaincu que les plus clair-voyans font souvent plus dupés que les autres : tu vois bien que ce n'est qu'une plaisanterie.

FABRICE.

Pourquoi , vous qui avés tant d'esprit , ne vous êtes-vous pas chargé de cette plaisanterie ?

DIEGO.

Si j'étois moins connu dans la maison , il y a long-temps que la chose seroit faite.... Mais je m'ennuie de tous ces raisonnemens. je ne t'ai point cherché..... Je te propose une fortune.... veux-tu l'accepter , ou non ?

FABRICE *hésitant.*

Mais , je crains (à part) Ces douze pistoles font pourtant bien séduisantes.

DIEGO.

Tu ne veux donc pas ? Adieu , car je perds mon temps ici.

FABRICE *l'arrêtant.*

Non, non, je le veux bien.

* L ij.

DIEGO.

Cela étant, viens avec moi; je t'instruirai de ce que tu as à faire.

FABRICE.

Allons, voyons si le premier pas que je fais à la fortune me sera favorable,

(Ils sortent.)

 SCÈNE XVI.

SEDILLO, LEONARDA, le Capitaine RODRIGUE.

LEONARDA.

AH, quel affreux revers! maudite crédulité! . . . Le malheureux en a profité pour enlever notre fille, pour nous déshonorer, & nous-mêmes avons facilité son rapt.

SEDILLO.

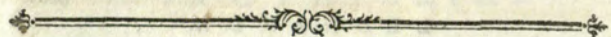
Fille dénaturée! . . . voilà donc le fruit de cette belle éducation dont tu étois si vaine?

LEONARDA.

Ce n'est point à l'éducation que vous devés vous en prendre, mais à cette maudite parente que vous avés gardée si long-temps dans la maison malgré moi. Sans ses conseils, jamais la fille de Dona Leonarda ne se seroit avilie à ce point . . . Les romans qu'elle ne cessoit de lui lire, ont fait le reste.

Le Capitaine RODRIGUE.

C'est bien ici le moment de vous faire des reproches; je serois en droit de vous en faire, moi, sur votre peu de précaution, votre facilité; mais tâchons plutôt, s'il en est temps encore, de retrouver Isabelle . . . Il faut aller chés l'Alcade . . . Je prends les devants pour lui demander du secours & courir après le ravisseur de votre fille . . . (à part en s'en allant.) Parens trop crédules, & toi, Capitaine, quelle leçon!



SCÈNE XVII.

LEONARDA, SEDILLO.

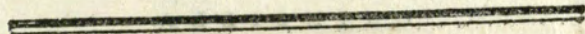
LEONARDA.

SUIVONS les conseils du Capitaine & courons chés l'Alcade signaler le ravisseur.

SEDILLO.

Oui, allons, allons (*En s'en allant.*)
 Que de temps perdu! & que j'aurois pu employer au bien de l'humanité, à mes nouvelles découvertes! (*Ils sortent.*)

Fin du troisième Acte.



ACTE IV.

SCÈNE PREMIÈRE.

(*Le Théâtre représente une rue de Séville.*)

ISABELLE, CHINCILLA.

(*Toutes deux ont sur la tête de grands voiles noirs. Elles sont effrayées & hors d'elles-mêmes.*)

ISABELLE.

AH, fortune cruelle!... quelle horrible catastrophe!... Fuyons, fuyons, chère Chincilla!... Mais où fuir?... où aller?... Que deviendra Alphonse?... accablé par le nombre de ses assassins, peut-être va-t-il devenir la victime de son courage & de sa témérité... Malheureuse!... le ciel me punit de cette démarche criminelle; sans cette fatale complaisance, seroit-il actuellement exposé?.. Juste ciel!... & j'aurois à me reprocher la perte de mon amant?

L iv

CHINCILLA.

Seules, errantes dans cette ville, qu'allons-nous devenir ? . . . Où porter nos pas ? . . . Maudite complaisance ! . . . affreux revers ! . . . Faut-il qu'au comble de nos vœux , un événement cruel nous enlève peut-être à jamais & nos amans & notre liberté !

ISABELLE.

Fuyons, fuyons de ces lieux . . . Mais quoi ! . . . abandonner Alphonse dans ce péril extrême ! . . . Non , non , la frayeur seule nous a rendu coupables . . . Retournons auprès d'eux . . . s'ils périssent . . . Mourir avec ce qu'on aime est dans le malheur une douce consolation.

CHINCILLA.

Pour moi, je ne suis pas de votre avis, & je pense qu'il est plus naturel de vivre & de tout tenter pour sauver nos amans . . . A quoi leur serviroient nos cris & nos gémissemens ? . . . Cherchons plutôt quelqu'un qui puisse leur procurer du secours.

ISABELLE.

Oui, allons . . . cherchons . . . Mais personne ne se présente . . . tout conspire à notre malheur.

CHINCILLA.

Attendés . . . je vois venir quelqu'un ; adreſſons-nous à lui.

! SCÈNE II.

ISABELLE, CHINCILLA,
le Docteur OSORIO.

CHINCILLA *courant à lui.*

AH, Monsieur! Monsieur, de grâce!

OSORIO.

Qu'ordonnés-vous, Mesdemoiselles; vous avés l'air bien affligées . . . Qu'avés-vous ?

ISABELLE.

Ah! Monsieur, sauvés-nous, rendés-nous la vie.

O S O R I O.

Que puis-je faire pour votre service; l'état où je vous vois semble m'annoncer qu'il vous est arrivé quelqu'événement fâcheux.

C H I N C I L L A.

Oui, sans doute; voici le fait: à deux pas d'ici, près du marché neuf, nous allions ma cousine & moi avec... avec nos deux frères, quatre scélérats fondent sur nous l'épée à la main; nos frères se défendent; le combat s'engage, nous fuyons,.. Ah, Monsieur, puisque nous sommes allés heureuses pour vous rencontrer, nous vous supplions de secourir nos frères, de voler auprès d'eux pour les aider à se délivrer des mains de leurs assassins.

O S O R I O.

Comment diable!... Que j'aie me jeter seul dans cette mêlée... sans armes?... Ceci n'est pas trop de mon métier... Et vous dites qu'ils étoient quatre contre vous?

I S A B E L L E.

Monsieur, je vous en conjure!

O S O R I O.

Tranquillisez-vous, ma belle Demoiselle... Je suis ravi que mon étoile m'ait procuré l'avantage de rencontrer deux personnes aussi aimables & qui paroissent n'être pas moins belles... je m'estime très-heureux de pouvoir vous rendre un service signalé... Mais il faut de la prudence dans les affaires... A deux pas d'ici il y a un corps de garde, nous y passerons & nous prendrons main-forte... Où dites-vous que cela est arrivé?

I S A B E L L E.

Ici tout près, vis-à-vis la Croix Blanche... Que ne vous devons-nous pas!... Mais ne tardons pas, nos secours pourroient être trop tardifs.

O S O R I O.

Venez avec moi, Mesdemoiselles... à mon âge, ma foi, je ne croyois plus pouvoir être encore utile à votre sexe.

SCÈNE III.

ALPHONSE, DIEGO *venant d'un autre côté.*

ALPHONSE.

ELLES ont disparu! ah, ciel!... Que sont-elles devenues?

DIEGO.

Comment! elles ne sont point ici?

ALPHONSE.

Maudite rencontre!... allons, courons, cherchons plus loin.

DIEGO.

Sortir tout glorieux d'un combat furieux... risquer sa vie pour défendre sa proie & la perdre ensuite... c'est bien le tour le plus cruel que le sort puisse jouer.

ALPHONSE.

Ne perdons point de temps... Il n'y a point d'endroit, point de rues que nous ne

parcourions pour trouver Isabelle & sa cousine.

DIEGO.

Pour moi, je reçois ce coup en philosophe, sans m'étonner; je n'avois pas besoin de cette leçon pour connoître les femmes; l'expérience m'a trop bien démontré combien peu on doit compter sur elles; si vous détournés la tête, crac, vous ne les retrouvez plus. (*au parterre*) Oh, vous, jeunes amans, qui comptés sur le cœur de vos belles, profités de ma leçon, & ne les perdés jamais de vue. (*Ils sortent.*)

SCÈNE IV.

Le Docteur OSORIO, ISABELLE, CHINCILLA.

OSORIO.

JE suis au désespoir, Mesdemoiselles, de n'avoir pu vous obliger comme je l'aurois souhaité; je ne fais ce que peuvent être devenus MM. vos frères; vous avés vu vous-mêmes qu'à l'endroit où vous m'avés indiqué, il n'y avoit ame qui vive,

I S A B E L L E.

C'est ce qui augmente mon trouble & ma douleur... Que peuvent-ils être devenus? ah, ciel!...

O S O R I O.

Dans l'état où je vous vois, puis-je vous offrir ma maison; vous pourrés en attendant vous y réfugier, jusqu'à ce que vous ayés reçu des nouvelles de ceux qui vous intéressent & qui probablement vous cherchent de leur côté, ne sachant où vous avés porté vos pas.

I S A B E L L E.

En vérité, Monsieur, je ne fais comment répondre à des offres aussi obligeantes.

O S O R I O.

Je fais une réflexion; je suis veuf & par conséquent il ne seroit pas décent que je vous reçusse chés moi; si vous le voulés bien, je vous menerai chés ma sœur, Madame de Ramire, qui vous recevra avec un plaisir extrême, quoiqu'il y ait bien des années que nous ne nous voyons plus... Je veux même rompre la glace,

afin de pouvoir vous mettre dans une maison où vous soyés reçus, comme vous paroissés le mériter.

C H I N C I L L A.

Que d'obligations nous vous aurons!

O S O R I O.

Je tâcherai ensuite de vous donner quelque éclaircissement sur le fort de MM. vos frères.

C H I N C I L L A.

Comment pourrons-nous vous témoigner assés de reconnoissance.

SCÈNE V.

Les Précédens, GILLES.

GILLES *encore dans la coulisse.*

Au voleur, au voleur!

I S A B E L L E.

Dieux, quel bruit!

O S O R I O.

Quel vacarme!... Que veut dire ceci ?

G I L L E S *accourant.*

Au voleur, au voleur!... ah, c'est vous Monsieur !

O S O R I O.

Hé bien, imbécille, qu'as-tu donc ?

G I L L E S.

Criés toujours avec moi, au voleur.

O S O R I O.

Mais, pourquoi ?

G I L L E S.

Criés toujours... Voyés - vous tout là-bas, vos deux mules qu'on enlève.

O S O R I O.

Maraud! mes deux mules ! Et pourquoi es-tu donc à mon service ?

GILLES.

G I L L E S.

Monsieur, ce n'est pas ma faute ; ça été l'affaire d'un instant, d'un clin d'œil... J'étois allé... là... là... où il faut bien aller, fauf respect...

O S O R I O.

Allons, allons, passe.

G I L L E S.

Hé bien, comme je le disois, ç'a été dans l'espace de quelques minutes, comme si le diable s'en étoit mêlé... Je rentre à votre écurie... hélas! le cœur me fend encore quand j'y pense, je ne vois plus que les licous qui tenoient vos belles mules à la crèche.. Je fors, je regarde & du plus loin que ma vue peut se porter, je les apperçois... Un lutin tout noir, monté sur l'une, harceloit l'autre à grands coups de fouet pour les faire aller ventre à terre.

O S O R I O.

Oh, San Dominico!... mes mules... va, cours au plutôt... tâche d'attraper le voleur...

M

Attroupe du monde . . . pendant ce temps ,
j'irai chés l'Alcade . . . Mesdames , pardon ,
venés que je vous conduise chés ma sœur.

I S A B E L L E.

En vérité , Monsieur , je prends beaucoup
de part à ce qui vous arrive.

C H I N C I L L A.

Indiqués-nous seulement , je vous prie , la
maison où nous pouvons aller de votre part.

O S O R I O.

Non pas , s'il vous plaît , je vous accompa-
gnerai chés ma sœur , où vous me permettrés
de vous quitter un instant ; je ne tarderai pas
à venir vous y rejoindre.

I S A B E L L E.

Nous ferions au désespoir de vous déranger
de vos affaires.

O S O R I O à part.

Qu'elles sont aimables! . . . Ah ! si mon fils
avoit fait choix d'une telle personne , que je

ferois heureux . . . (*haut*) Voulés-vous bien me
donner vos bras.

(*Ils sortent.*)

S C È N E V I.

A L P H O N S E , D I E G O.

A L P H O N S E.

R I E N de ce côté ; retournons sur nos pas.

D I E G O.

J'ai bien mauvaise opinion de toutes nos re-
cherches . . . Si vous m'en croyés , nous irons
chacun de notre côté . . . peut-être qu'un de
nous deux fera plus heureux que l'autre , &
découvrira quelque chose.

A L P H O N S E.

Cela est inconcevable! . . . où peuvent-elles
être allées?

D I E G O.

Ma foi , je n'y comprends rien non plus.

M ij

ALPHONSE.

Parcours donc le quartier de la Ségura, pendant que je visiterai celui opposé : nous nous rejoindrons sur la grande Place dans une demi-heure.

DIEGO.

Soit. *(Ils s'en vont.)*

DIEGO revenant.

Monfieur, Monfieur ?

ALPHONSE.

Que vetix-tu donc ?

DIEGO.

Ah, morbleu ! . . . voilà bien de quoi nous achever Voyés-vous de ce côté . . . c'est bien le diable, je crois.

ALPHONSE.

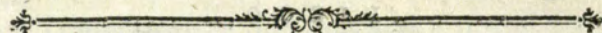
C'est le Capitaine, si je ne me trompe.

ISABELLE.

Lui-même, accompagné d'un Alguazil & d'archers . . . Seroit-ce à nous qu'il en voudroit ?

ALPHONSE.

Je crois que le plus sûr est de l'éviter si nous pouvons.



SCÈNE VII.

ALPHONSE, DIEGO, le Capitaine RODRIGUE, un Alguazil & trois Archers.

Le Capitaine RODRIGUE.

VOILA les deux grivois que nous cherchons ; arrêtés-les.

L'AGUAZIL,

Arrétés, Messieurs.

ALPHONSE,

Que voulés-vous ?

L'ALGUAZIL.

Je vous constitue l'un & l'autre mes prisonniers, par ordre supérieur, & vous aurés la bonté de me suivre.

ALPHONSE.

Vous vous'méprenés sûrement, Monsieur l'Alguazil.

DIEGO.

Il ne nous manquoit que cela... nous voilà dans de beaux draps... Monsieur l'Alguazil, croyés-moi, vous vous trompés.

L'ALGUAZIL.

Non, non; j'ai ici vos signalemens: vous vous appellés, l'un Alphonse Oforio, & l'autre Diego, & Monsieur le Capitaine Rodrigue, que voici, m'assure & répond que je ne me trompe pas.

Le Capitaine RODRIGUE.

Je suis bien fâché, Messieurs, de vous le dire, mais l'ordre vous regarde positivement, & c'est une fuite de votre déguisement de tantôt... Vous me permettrés bien d'user dans ce moment de représailles, en vous faisant tous deux enfermer à mon tour.

ALPHONSE à Diego.

Il faut avaler la pilule; le drôle a mainte-

nant les rieurs de son côté... Vois un peu à nous tirer d'ici?

DIEGO.

Donnés-vite ce que vous avés d'argent.

ALPHONSE.

As-tu donc oublié que je t'ai donné ma bourse?

DIEGO.

Oui, cela est vrai... mais morbleu je me rappelle, Chincilla me l'a prise en badinant.

ALPHONSE.

Que faire?

L'ALGUAZIL.

Hé bien, Messieurs, vous plaît-il de me suivre de bonne grâce?

DIEGO.

Votre montre, donnés.

ALPHONSE.

Tiens, la voilà... donne-la-lui... (à

M iv

l'Alguazil.) Mais, Monsieur, on n'arrête point ainsi les gens légèrement & sur une simple déposition... Pourquoi nous arrêtés-vous enfin?

L'ALGUAZIL.

Mon ordre ne contient point d'explication sur la nature du délit : je n'ai nul compte à vous rendre ; je vous prie d'obéir de bonne grâce & de m'éviter le désagrément de vous contraindre par force.

DIEGO *s'approchant de l'Alguazil.*

Monsieur l'Alguazil, un mot à l'oreille, je vous prie... Tenés, prenés, & laissés - nous partir.

L'ALGUAZIL.

Pour qui me prenés-vous, Monsieur, vous vous êtes mal adressés, & vous mériteriez que je vous accusasse devant Monsieur l'Alcade d'avoir voulu me corrompre.

DIEGO.

Cet homme est incorruptible ; nous sommes perdus.

Le Capitaine RODRIGUE.

Allons, allons, faites votre devoir, Monsieur.

ALPHONSE.

Que je suis malheureux ! tout m'accable à la fois.
(*Ils sortent.*)

SCÈNE VIII.

SEDILLO *seul & tout éssoufflé.*

EN vain je cours, je cherche, je m'informe... Peine inutile... Diable soit de la fille, puisqu'elle est une coureuse!... Que de temps tout ceci me fait perdre!... Que sa mère la cherche... Ce qui nous arrive est un peu fa faute... Dois-je abandonner pour cela mon état, la cure du Comte que j'ai entreprise, mes découvertes si intéressantes pour l'humanité; il n'y a pas à balancer : le devoir d'homme doit l'emporter sur celui de père... (*Comme il veut s'en aller, il apperçoit sa femme & retourne sur ses pas*) Peste soit de la rencontre ! voilà ma femme, le moyen de l'éviter!

SCÈNE IX.

SEDILLO, LEONARDA.

LEONARDA.

COMMENT! je te trouve ici Sedillo!... eh, que faisois-tu là, les bras croisés?..... Tu n'as donc pas trouvé notre fille? quoi, nul renseignement?

SEDILLO.

J'ai couru vainement toute la ville sans pouvoir rien découvrir.

LEONARDA.

Et que comptes-tu faire?

SEDILLO.

Ma foi, rien; il faut attendre le Capitaine qui court de son côté; il est aussi intéressé que nous dans cette affaire, & je crois que nous pouvons nous reposer sur lui.

LEONARDA.

Ah, ciel! quel sang froid!... peut-on être tranquille dans un instant aussi critique!... Mais puisque je te trouve ici, je suis bien aise de te dire que tu es la cause, l'unique cause de ce qui nous arrive... Je te l'ai déjà dit & je te le répète encore. Cette Chincilla est une diablelle, qu'il eût fallu renvoyer à ses parens; sans elle, Isabelle n'auroit jamais fait cette équipée; mais elle lui a tourné la tête par la lecture des romans; elle lui a appris à faire l'amour, à écrire des billets doux, à jouer de la prunelle derrière la jalousie, à regarder les hommes du coin de l'œil dans l'église, au lieu d'avoir le nez collé sur son livre... & voilà le fruit de ses leçons.. Combien de fois n'ai-je pas prédit ce qui arriveroit... Mais Monsieur faisoit la sourde oreille à tout ce que je lui disois contre Mademoiselle Chincilla; Monsieur applaudissoit aux petites gentilleffes de sa fille... Je me suis bien apperçue du motif de ta condescendance, mais je prévoyois que cela finiroit un jour; &... nous y voilà.

S E D I L L O.

Tu répéteras donc toujours la même chanson... Va, tes plaintes & ta jalousie n'ont pas le sens commun.

L E O N A R D A *pleurant.*

Je ne suis point jalouse ; mais il est bien cruel, en se comportant comme je fais, d'être chagrinée de tout côté.

S E D I L L O.

Oh, je me doutois bien que cela en viendrait là... Pleure, pleure, ma femme... cela te soulagera... mais que veux-tu que je fasse, dis-moi?... ! Si le Capitaine ne retrouve pas Isabelle, pour moi, je renonce à la chercher.

L E O N A R D A.

Mais, as-tu été au moins chés l'Alcade ? as-tu mis du monde en campagne ?

S E D I L L O.

Oui, oui, & oui ; j'ai fait tout ce que je devois faire ; actuellement laisse-moi en repos ;

laisse-moi aller vaquer à mes affaires... Ne dois-je pas retourner chés le Comte ?

L E O N A R D A.

Ah, miséricorde !... Qu'ai-je entendu ?... Quoi, tu préfères d'aller t'occuper de chimères, de choses absurdes, d'un art que tu ne connois pas, & dont l'exercice qui t'est défendu, te fuscitera au premier jour une mauvaise affaire, plutôt que de t'en tenir au tien & de remplir les devoirs de père !... En vérité je ne te conçois pas, &...

S E D I L L O.

Et moi, je perds patience... Ecoutez, Madame, je n'aime point vos leçons ; vous aurez la bonté de les supprimer à l'avenir. Vous êtes ma femme, mais le devoir d'une femme est de se taire & de faire la volonté de son mari & non pas de s'opposer aux siennes, comme vous faites... m'entendez-vous ?

L E O N A R D A *étonnée.*

Oh! voilà du nouveau pour moi... Que

veut dire ce ton, je vous prie, est-ce ainsi que vous devez me parler ?

SEDILLO *se radoucissant.*

Oui, quand tu te mêleras de choses qui ne te regardent pas.

LEONARDA.

Ah, ciel! quel homme!... Peut-on traiter ainsi une femme comme moi ?

SEDILLO.

Laisse-moi de grâce, & va chercher ta fille, tu feras mieux.

LEONARDA.

Quel cœur dur !

SEDILLO.

Me laisseras-tu une fois ?

LEONARDA.

Je vois bien que tu veux me mettre au tombeau.

SEDILLO.

Mais, ma femme...

LEONARDA.

Est-ce là être père ?

SEDILLO.

Léonarda...

LEONARDA.

Quel mari!... Ah! j'en mourrai, oui, j'en mourrai.

SEDILLO.

Oh, que non... Je suis sûr que tu n'en feras rien.

LEONARDA.

Non certainement je n'en ferai rien, quand ce ne feroit que pour te faire enrager & te faire voir que j'ai une tête, & une tête qui ne cédera pas à la tienne... Je te quitte, je te laisse & ne veux plus entendre parler de toi... Ah! Que ne puis-je retrouver ma chère Isabelle, elle seule faisoit toute ma consolation!

SCÈNE X.

SEDILLO *seul.*

AH! m'en voilà pourtant débarrassé. . Quelle diable de manie ces femmes ont de vouloir toujours mener les hommes & avoir plus de raison qu'eux!... Elles se ressemblent toutes sur cet article, se fiant sur notre complaisance ordinaire pour elles; mais il y a des cas cependant où il faut se montrer homme, quoiqu'il en coûte... Sans cela que deviendroient nos droits & nos prérogatives?... Oh ça... tandis que le Capitaine est allé à la découverte de nos gens, réfléchissons un peu sur la nature de la maladie du Comte, & sur les moyens nouveaux que je veux mettre en usage pour la traiter... Son Médecin est un ignorant qui n'a pas la moindre notion de physique, ni même de son art; qui ne fait pas que les remèdes ordinaires étant obligés de passer à travers les viscères avant de pénétrer au siège du mal, sont dénaturés, quand ils y arrivent, par la digestion qui les décompose, au lieu que le Magnétisme

Magnétisme animal, cet agent général que je veux mettre en jeu, agissant directement & sans mélange, doit produire un effet sûr & merveilleux... Le Comte est un homme usé, dont le genre nerveux est attaqué; il s'agit de donner du ton, de ranimer la machine; cela ne peut se faire que par ce fluide élémentaire, ce vrai principe rénovateur de la vie... Je l'ai déjà suffisamment préparé par la magnésie & la crème de tartre, ainsi un baquet, des pointes de fer, mon doigt pour conducteur, & je fais la plus belle cure dont on ait entendu parler.

SCÈNE XI.

SEDILLO, un Alguazil.

L'ALGUAZIL.

ARRÊTÉS, Monsieur.

SEDILLO.

(à part.) Que me veut cet homme?... A qui en avés - vous?

N

L'ALGUAZIL.

A vous-même, Monsieur.

SEDILLO.

A moi?... allés, allés, vous vous trompés.

L'ALGUAZIL.

Je pense que non... mais lifons votre signalement... Taille moyenne, d'environ 60 ans, cheveux blancs, maigre de visage, petits yeux noirs, phyfionmie patibulaire, jambes fluettes, genoux cagneux, mauvaife tournure, vêtemens rapiécetés dans tous les fens, fe nommant Emanuel Sedillo... N'est-ce pas votre nom?

SEDILLO.

C'est mon nom fans doute, mais du diable fi c'est mon portrait.

L'ALGUAZIL.

Hé bien, puisque c'est votre nom, vous me fuivrés.

SEDILLO.

Chés qui, & pourquoi?

L'ALGUAZIL.

Chés Monsieur l'Alcade.

SEDILLO.

Je fors de chés lui, il n'y a qu'un instant; que ne m'a-t-il donné audience?

L'ALGUAZIL.

Vous plaît-il de me fuivre, Monsieur?

SEDILLO.

Mais êtes-vous sourd?... Je vous dis que je viens de chés lui; s'il avoit eu à me parler, il ne m'auroit pas renvoyé.

L'ALGUAZIL.

Cela se peut; mais vous y retournerés encore avec moi.

SEDILLO.

(à part,) Je ne me foucie pas beaucoup d'une pareille compagnie; mais il faut obéir à ces Messieurs à baguettes... Surcroît de temps perdu!... Tout semble s'opposer à mon triomphe & retarder ma gloire.

L'ALGUAZIL.

Si vous différés encore , vous m'obligerés ,
Monfieur , d'ufer de rigueur.

S E D I L L O .

Cela n'est pas néceffaire , car je vous fuis ; je
reconnois trop en vous le droit du plus fort.

 S C È N E X I I .

(La Scène représente la Salle d'Audience
de l'Alcade.)

L'ALCADE, le Docteur OSORIO.

O S O R I O .

TROIS chefs d'accufations capitales que je
viens foumettre à votre Audience , Monfieur
l'Alcade , font le fujet qui m'amène chés vous.

L'ALCADE.

Chés moi , Monfieur , vous voulés placer un
capital ; je vous fuis obligé , je ne faurois l'ac-
cepter.

O S O R I O .

Je viens ici pour vous demander justice fur
trois points.

L'ALCADE.

Ah ! j'avois donc mal compris . . . Quels
font-ils ? parlés.

O S O R I O .

Justice contre un certain Sedillo . Apothicaire
de cette ville ; correction d'un malheu-
reux fils , qui me caufe trop de chagrin , &
galères pour un gueux qui m'a volé deux mules.

L'ALCADE.

Comment ! Monfieur votre fils l'Apothicaire
vous déshonore ainfi , & s'avilit au point de
voler . . . Que je vous plains d'avoir un pareil
garnement !

O S O R I O à part.

Il eft donc sourd comme un pot . . . Je vous
difois , Monfieur , que je viens vous demander
Justice contre un certain Apothicaire de cette
ville , nommé Sedillo . . .

L'ALCADE.

Ah! c'est différent... hé bien, qu'a-t-il fait?

OSORIO.

Il va en ville faire le Médecin, guérir les malades, suivre une méthode erronnée, pernicieuse; les moyens de guérison qu'il emploie, sont fondés sur la plus grossière absurdité & tendent à la destruction de l'espèce humaine; témoin un de mes malades qu'il vient de mettre à la mort, cette nuit, par une diabolique potion qu'il lui a fait prendre à mon insu... Vous sentirez trop bien, Monsieur l'Alcade, la nécessité de prévenir & de sévir même contre de pareils excès.

L'ALCADE.

Sans doute.

OSORIO.

Et si chaque Chirurgien, si chaque Apothicaire ose ainsi impunément exercer la médecine & guérir à tort & à travers, on verra comme dans peu la population s'en ressentira, & que point de peste au monde ne sauroit être

plus ravageante... & en vérité notre pauvre royaume d'Espagne n'a pas besoin de cela.

L'ALCADE effrayé.

La peste est en Espagne!... Et depuis quand, dites-moi?... Cela est-il bien vrai?

OSORIO.

Vous ne m'entendez donc pas, ou vous ne m'écoutez point.

L'ALCADE.

Je vous écoute & vous entendez fort bien... Mais dites-moi un peu ce que vous savez de particulier sur cette peste, car parbleu je ferai bien vite mon paquet.

OSORIO.

Il n'est pas question de peste, Monsieur l'Alcade; c'est une comparaison que je faisois.

L'ALCADE.

Ah! j'en suis bien aise, & cela m'avoit déjà altéré tout le sang.

N iv

O S O R I O.

Voilà le premier fujet de ma demande.

L' A L C A D E.

Vous voulés que je le punisse d'une amende?

O S O R I O.

Ce feroit trop peu pour le délit, je pense... J'opinerois pour la prison, & je crois que le cas le mérite.

L' A L C A D E.

Il a du mérite, dites - vous, & vous croyés qu'il faille entendre ses raisons; vous êtes juste, Monsieur, & votre proposition est très-louable; il ne tardera pas à être ici, car je l'ai fait citer.

O S O R I O.

(à part.) Cet homme n'entend pas, ou le fait exprès, je crois, pour me faire enrager.

L' A L C A D E.

Vous parliés ençore d'autre chose, ce me semble, & vos plaintes, si je m'en fouviens, ne se bornoient pas à celle-ci seulement.

O S O R I O.

Je venois encore vous demander Justice contre un fripon qui vient de s'introduire dans ma maison en plein jour, & de me voler deux belles mules que j'avois dans mon écurie: ce misérable doit être un voleur bien déterminé, puisqu'il est aussi audacieux; ainsi, Monsieur, vous devés, de toute justice, l'envoyer aux galères, de toute justice.

L' A L C A D E.

Au supplice!... oh! je ne vous reconnois plus, Monsieur le Docteur, vous êtes un peu trop vif.... Cela ne va pas ainsi... il faudra avant tout examiner le cas.... La vie d'un homme est une chose trop précieuse...

O S O R I O.

Et non, Monsieur.... sur un galère, à la chaîne; voilà ce que je vous demande.

L' A L C A D E.

Sous-terre, à la chaîne!... ce n'est pas l'usage... ce sont des pratiques trop barbares, & dans un pays où la nation est policée, il ne

faut pas que les loix soient cruelles, mais justes.

O S O R I O.

D'accord, Monsieur, mais la galère...

L'ALCADE.

Ah! la galère... il faudra voir, il faudra voir... Il me semble que vous avés encore un dernier chef d'accusation à produire.

O S O R I O.

Oui, Monsieur. (*à part.*) Oh, s'il me comprend encore aussi-bien que dans les autres, il me faudra d'impatience sauter hors de ma peau. (*haut*) C'est contre mon fils enfin que je viens porter plainte, & je désirerois obtenir un ordre du Roi qui lui fasse faire un petit voyage en Amérique.

L'ALCADE.

Contre Monsieur votre fils, qui voyage en Amérique?... Pourquoi ne le faites-vous pas voyager en Europe?

O S O R I O.

(*à part*) Je m'en doutois bien... Mais, il

est ici, Monsieur, & il me cause tant de chagrin que je ne veux plus le voir, & que je suis décidé, pour le corriger, de l'envoyer dans quelque établissement des Indes occidentales.

L'ALCADE.

Comme Caporal, ... j'approuve votre dessein, Monsieur; le service militaire est la meilleure école pour la Jeunesse; ... mais vous serés très-heureux si vous pouvés placer tout de suite M. votre fils comme Caporal. ... C'est une fortune aujourd'hui.

O S O R I O.

(*à part*) J'enrage. ... (*haut*) Monsieur, Monsieur, je ne vous ai pas dit un mot de tout cela, & il n'est point question ici de faire embrasser à mon fils la profession des armes.

L'ALCADE.

C'est pourtant ce que j'avois compris. ... Que diés-vous donc?

O S O R I O.

Tenés, j'ai tout cela par écrit; nous nous entendrons mieux.

L'ALCADE.

Comment ! vous me trouvés décrépité & vieux ?

OSORIO.

Pour cela, non ; mais fujet à quelques incommodités ; comme des fluxions, par exemple.

L'ALCADE.

Des frictions ! . . . Parbleu , je n'en ai que faire ; . . . & , tenés , à mon âge , tel que vous me voyés , je n'ai pas le moindre petit rhumatisme.

OSORIO.

L'ouie me paroît seulement un peu attaqué, & , si vous m'en croyés , je vous guérirai , mais

L'ALCADE.

Une cure de lait ! mais pourquoi ? J'ai la poitrine bonne.

OSORIO.

Mais pas les oreilles , parbleu , pas les oreilles.

L'ALCADE.

Je vous trouve bien singulier , Monsieur le Docteur , de me trouver des maux que je n'ai pas. Grâces au ciel , je n'ai pas les écrouelles , & je n'ai nullement besoin de votre ministère.

SCÈNE XIII.

Les Précédens, SEDILLO , un Alguazil ,
un Greffier.

L'ALGUAZIL.

SEIGNEUR Alcade , voici l'Apothicaire Sedillo que je vous amène.

L'ALCADE.

Bon. Retirés - vous. (*l'Alguazil sort.*)

SCÈNE XIV.

Les Précédens , excepté l'Alguazil..

L'ALCADE (*se plaçant sur sa chaire d'audience*)

C'EST donc vous qui êtes l'Apothicaire Sedillo ?

S E D I L L O.

Oui, pour vous servir, Monsieur l'Alcade.

L'ALCADE.

Vous avés dit oui, je crois? Ecrivés, Greffier, & n'oubliez rien de ce qui fera essentiel pour l'inférer dans le Protocole.

O S O R I O.

C'est moi, Monsieur, qui suis cause que vous êtes ici, & l'on vous y apprendra à respecter les loix établies pour le maintien des privilèges accordés aux différentes classes de citoyens, à empiéter sur ceux d'un corps respectable; c'est ici où je vous attendois, Monsieur l'Apothicaire; c'est ici où je compte me venger de vous & prouver votre ineptie.

L'ALCADE.

Vous êtes accusé d'exercer la Médecine en dépit des loix naturelles & particulières qui devoient vous retenir dans les bornes de votre état; d'employer dans vos cures des moyens de guérison nouveaux, & par conséquent perni-

cieux, & vous envoyés vos malades à l'autre monde, parce que vous êtes, à ce qu'on dit, un ignorant, qui.....

S E D I L L O *l'interrompant.*

Moi, un ignorant!

L'ALCADE.

Paix, Monsieur, quand je parle, & laissés-moi achever sans m'interrompre. Ignorés-vous l'Ordonnance qui défend, sous peine de punition corporelle, d'exercer une autre profession que celle pour laquelle on est enregistré.

S E D I L L O.

Non, Monseigneur, je fais qu'elle est publiée depuis deux ans.

L'ALCADE.

Je mens! Quoi, vous osés me dire en face que je mens? Une telle insolence mérite.....

S E D I L L O.

Mais, non, Monseigneur, je dis que cette Ordonnance m'est connue.

L'ALCADE.

Qu'elle vous étoit inconnue! Cela n'est pas possible. . . . Je vois bien que M. le Docteur a raison, & votre entêtement mérite punition.

S E D I L L O.

Mais daignés m'entendre, Monseigneur.

L'ALCADE.

Vous entendre! Hé bien?

S E D I L L O *s'approchant de l'Alcade.*

Peut-on voir ses semblables gémir dans les souffrances & le malheur par l'insuffisance des moyens admis, sans en être touché & sans désirer d'en connoître de plus utiles, & de les mettre en pratique lorsqu'à force de travaux on les a découverts & que leur efficacité est devenue certaine?

L'ALCADE.

Plus loïn.

S E D I L L O.

Hé bien, Monseigneur, voilà ce que j'ai fait & le crime dont on m'accuse.

O S O R I O.

O S O R I O.

Vous tournés cela d'une manière tout-à-fait avantageuse pour vous, Monsieur Sedillo; mais il ne s'agit point ici d'un cas imprévu & urgent, qui pourroit tout au plus vous servir d'excuse. Vos prétentions, vos essais réitérés, & le voile du mystère dont vous couvrés votre ignorance. . . .

S E D I L L O.

Je conçois facilement, d'après les principes reçus, que mon système doit paroître illusoire; mais je puis lui donner toute l'évidence dont il est susceptible. D'ailleurs les malades que je traite sont ceux que je vois abandonnés des Médecins, ou prêts d'expirer par leur ignorance ou leur entêtement. Si le succès ne répond pas toujours à mes espérances, j'ai cela de commun avec vous, Messieurs; on ne m'accusera pas au moins de me laisser conduire par un vil intérêt. Je n'ai en vue que la conservation de mes semblables, & je crois en cela rendre service à l'Etat, & non encourir la censure des Loix.

O S O R I O.

Monfieur l'Alcade, je vous prie, interpoſés ici votre autorité; je ne puis me compromettre avec un Apothicaire & entrer en lice avec lui, fans déroger à mes droits, & fans porter atteinte à l'honneur & à la primatie que poſſède la Faculté dont je ſuis membre.

L'ALCADE.

Ambre? Oh, je vois, je vois, Meſſieurs, vous êtes de deux ſyſtèmes différens, & vous vous contredites ſur les vertus & la propriété de l'ambre. C'eſt apparemment quelque nouveau remède mis en vogue aujourd'hui. Je comprends, je comprends.

O S O R I O.

Pas mal. Au contraire, Monfieur, vous ne m'avez pas compris; (*à part*) & malheureusement je vois bien que je ferai ici un ſiècle fans que ce bonheur m'arrive.

L'ALCADE.

Mais, Meſſieurs, votre diſpute n'étant qu'une

chicane de métier, elle n'eſt pas de ma compétence & je vous trouve plaiſans de venir m'ennuyer ici à mon audience. Vous avez votre Univerſité; c'eſt là que vous pouvez faire affaut de faveur & de connoiſſances.

O S O R I O.

Monfieur l'Alcade, le cas dont il s'agit eſt purement de votre reſſort, & c'eſt vous qui devés me rendre raifon de l'inſulte faite à mon Corps & à moi particulièrement par M. Sedillo.

S E D I L L O.

Et c'eſt ici que je veux vous prouver que M. Oſorio n'a pas l'ombre des principes néceſſaires dans l'état qu'il exerce.

O S O R I O.

Quelle impertinence! Quoi! c'eſt de moi que vous oſés parler ainſi, ignorant, ignorantiffimus émpyrique? il faut que je vous écrase de tout mon faveur.

S E D I L L O.

Je ne veux pour preuve de ce que j'avance

O ij

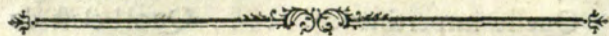
que la maladie du Comte & la méthode dont vous vous êtes servi pour la traiter.

O S O R I O *hors de lui.*

Qu'en favés-vous?..... Quelle est la maladie du Comte, & que parlés-vous ici de méthode? Vous! vous ne fauriés pas seulement guérir un rhume..... La colère me suffoque, & je ne fais qui me tient que je ne vous traite dans ce moment de la seule manière qui vous convient, & qui est faite pour un homme de votre espèce.

L'ALCADE.

Paix-là, paix-là, vous dis-je, Messieurs, .. vous oubliés le respect que vous me devés: je suis assés instruit du fait & je vais faire dicter ma sentence.



S C È N E X V.

Les Précédens, un Alguazil, FABRICE.

L'ALGUAZIL.

SEIGNEUR Alcade, voici le ravisseur.

O S O R I O.

Le ravisseur de mes mules?

S E D I L L O.

Quoi! c'est Fabrice!

L'ALCADE.

Ah! c'est donc toi, coquin?

FABRICE *se jettant aux genoux de l'Alcade.*

Ah! Monseigneur, de grâce!

O S O R I O.

Comment, c'est toi qui me les a ravies?

S E D I L L O.

Malheureux! c'est donc toi qui me les a enlevées?

O S O R I O.

Où les as-tu conduites?

S E D I L L O.

Où font-elles?

O ij

L'ALCADE.

Silence! l'interrogation est à moi.

FABRICE.

Je vais tout avouer. Je ne suis pas si coupable que je le parois; mon intention n'étoit pas de faire tort à personne. J'ai été séduit, & je ne croyois pas qu'il y eût du mal à cela. . . . Douze pistoles, & la promesse qu'on restitueroit. . . .

SEDILLO.

Ah! coquin, double coquin! Ah! je t'apprendrai s'il y a du mal à voler, & si pour douze pistoles. . . .

OSORIO.

Mais, Monsieur, je ne comprends pas pourquoi vous vous échauffés & prenés si fort mes intérêts à cœur?

SEDILLO.

Vos intérêts! ce sont bien les miens, je pense.

OSORIO.

Les vôtres! & depuis quand, s'il vous plaît,

avons-nous communauté de propriété? C'est mon bien qu'il enlève, qu'est-ce que cela vous fait?

SEDILLO.

Parbleu, non; c'est le mien qu'il me dérobe.

OSORIO.

Celui-là est bien fort. . . . C'est le mien, le mien, vous dis-je.

L'ALCADE.

Paix-là, paix-là, Messieurs, & laissés parler ce garçon.

FABRICE.

Je suis entré dans la maison, comme on m'avoit dit; je me suis glissé à l'insu de tout le monde. . . .

OSORIO.

Mon coquin de valet n'y étoit donc pas?

FABRICE.

Ainsi, à l'insu de tout le monde, comme je le disois. . . .

SEDILLO.

D'Isabelle & de Chincilla?

FABRICE.

Oh! je vous assure qu'elles ne favoient pas un mot de tout cela Je disois donc que je me suis glissé dans la maison, & je les ai trouvées là où on me l'avoit indiqué Elles étoient si belles, que je n'osois presque y mettre la main

SEDILLO.

Hé bien! vous l'entendés à présent; conviendrés-vous que c'est de mon bien qu'il parle?

OSORIO.

Mais, je ne vois pas cela; Et il est toujours question du mien.

SEDILLO.

Que voulés-vous donc de plus clair? belles oh! je le crois bien.

L'ALCADE.

Au fait, plus clairement Je ne comprends pas bien, & la question est encore en litige Enfin tu as parlé; tu les a fait consentir à te suivre; il y a donc eu persuasion de ta part.

FABRICE.

Il étoit bien question de parler avec elles, il s'agissoit d'agir, & c'est ce que j'ai fait.

L'ALCADE.

Comment! violence! C'est un rapt en forme; le cas devient de plus en plus criminel.

OSORIO.

Quel scélérat!

SEDILLO.

Qu'ai-je entendu! Elles ont consenti sans pleurs, sans gémissemens; elles n'ont point fait de bruit?

FABRICE.

Du bruit! oh, si fait, Monsieur, elles se sont mis à braire de toutes leurs forces, mais, moi, sans perdre de temps, je les ai emmenées & je les ai fait courir comme si le diable m'eût emporté.

SEDILLO.

Malheureux! va, je te ferai pendre

Mais elles ne font pas si coupables . . . l'étonnement, la frayeur ne leur aura pas permis . . .

L'ALCADE.

Ma foi, Messieurs, je ne comprends rien à ce récit.

SEDILLO.

Braire, braire! . . . Quelle manière de s'exprimer en parlant de ma fille & de ma nièce! . . . Le scélérat ajoute encore l'insolence à son crime.

OSORIO.

L'aveu est suffisant, il faut le condamner.

L'ALCADE.

Le cas est singulier; un interrogatoire ne suffit pas. . . . Vous êtes en contradiction sur la propriété; ceci exige un plus ample informé & la réflexion du jugement.

SCÈNE XVI.

Les Précédens, ALPHONSE, DIEGO,
le Capitaine RODRIGUE, un Alguazil.

L'ALGUAZIL.

SEIGNEUR Alcade, voici les deux jeunes gens dont j'ai eu le signalement, M. le Capitaine Rodrigue en répond.

Le Capitaine RODRIGUE.

Oui, Monsieur l'Alcade, ce sont eux.

L'ALCADE.

Ils sont à deux, . . . , belle nouvelle! je le vois bien.

ALPHONSE.

Ah Ciel! mon Père!

DIEGO.

Fabrice arrêté! . . oh, nous voilà bien!

FABRICE.

Tenés, Monseigneur, c'est celui-ci qui m'a

engagé à faire ce coup & qui m'a donné les douze pistoles.

Le Capitaine RODRIGUE.

Ce sont les deux ravisseurs, Monsieur l'Alcade, j'en répons.

L'ALCADE.

Ravisseurs! . . . eh! non, le voilà: c'est de son propre aveu.

SEDILLO.

C'est lui, c'est Fabrice; il a déjà tout avoué.

OSORIO.

Si M. Sedillo n'avoit pas avancé une fausseté indigne d'un honnête homme, la chose seroit déjà avérée & jugée il y a long-temps.

SEDILLO.

Monsieur le Docteur, vous abusés de ma patience; & si le respect ne me retenoit, . . .

OSORIO.

Et . . . qu'arriveroit-il, s'il vous plaît?

L'ALCADE.

Combien de fois serai-je obligé encore de vous imposer silence?

Le Capitaine RODRIGUE.

Monsieur Sedillo, je vous assure que ce sont-là les ravisseurs . . . Ne disputés pas, croyés-moi. Vous avés vu tantôt comme vous vous êtes trompé.

ALPHONSE.

Quoi! ce seroit Fabrice qui, pendant que je me défendois, auroit emmené Isabelle! (à Fabrice) Quel étoit ton dessein, malheureux; parle, où sont-elles?

FABRICE.

Où elles sont? ma foi, Monsieur, je ne fais à présent.

ALPHONSE.

Où les as-tu conduites? . . . chés toi?

FABRICE.

Non, Monsieur, je les ai laissées là où on me l'avoit dit . . . à la grille où je les ai attachées.

ALPHONSE.

Ah ciel! quelle horreur! quelle infamie!

FABRICE.

Et pourquoi pas? . . . Dame, on me l'avoit dit.

DIEGO à part.

Le qui-pro-quo est plaissant , & j'en rirois de bon cœur si je ne craignois les suites de tout ceci.

ALPHONSE.

Tu as donc traité ainsi l'objet de ma tendresse?

FABRICE.

L'objet de votre tendresse?

ALPHONSE.

Scélérat ! crois-tu échapper à la punition que tu mérites?

FABRICE.

Mais, Monsieur, je ne fais ce que tout cela veut dire. . . . Je me tue de parler depuis une heure , & personne ne me comprend. Est-ce que je parle un autre langage que vous & que tous ceux qui sont ici?

ALPHONSE.

Mais, non.

FABRICE.

Hé bien, l'un crie, l'autre dit ceci, l'autre dit

cela ; vous parlés de l'objet de votre tendresse, & moi, je parle des deux mules du Docteur Oforio que j'ai enlevées de son écurie , parce qu'on a fait un pari avec lui, & qu'on m'a promis qu'elles lui seroient restituées ; car c'est à cette seule condition que je me suis laissé tenter à lui jouer ce tour.

ALPHONSE.

Tu ne parlois donc pas d'Isabelle & de sa cousine?

FABRICE.

Toujours des mules de M. le Docteur Oforio.

OSORIO.

Je l'avois bien compris. . . .

L'ALCADE.

Hem! Etes-vous d'accord une fois?

SCÈNE XVII.

Les Précédens, un Alguazil qui entre & dit
un mot à l'oreille du Capitaine.

Le Capitaine RODRIGUE.

MONSIEUR l'Alcade, on me demande de-
hors pour une chose très-pressée. Ma présence
n'est pas absolument nécessaire ici, je pense....
Puis-je m'en aller?

L'ALCADE.

S'il ose parler?

Le Capitaine RODRIGUE *criant*.

Non: si je puis partir?

L'ALCADE.

Vous pouvez aller où bon vous semble.

Le Capitaine RODRIGUE.

Monsieur Sedillo, je vous recommande mes
intérêts.

SEDILLO.

SEDILLO.

Reposés-vous sur moi.

SCÈNE XVIII.

Les Précédens, excepté le Capitaine.

OSORIO.

L'ENTÊTEMENT de M. Sedillo a été la cause
des qui-pro-quo qui ont régnés jusqu'à pré-
sent. Le fait est clair, & son garçon est le ravif-
feur de mes mules;..... (*s'approchant de
l'Alcade*) Mais pourquoi mon fils se trouve-t-il
arrêté & conduit ici; voilà ce que j'ignore.

L'ALCADE.

(*A mesure que le Greffier écrit les interroga-
tions & les réponses, l'Alcade à chaque réponse
qu'il suppose qu'on a faite, doit prendre le papier
& le lire.*)

Vous êtes intelligible cette fois..... La raison
pour laquelle il est ici est grave, & il y a preuve
suffisante contre lui..... Voici le factum.

P

L'ALCADE.

Malheureux! . . . Falloit-il encore que tu me déshonore!

S E D I L L O.

Prononcés, Monsieur l'Alcade. . . . Ne ménagés pas ces deux grivois; je vous recommande sur-tout ce coquin-là (*montrant Diego*) c'est bien le plus fin, le plus madré compère de toute l'Espagne.

D I E G O.

Je vous suis obligé, Monsieur, du tendre intérêt que vous voulés bien prendre à ma personne. . . . Il est bon d'avoir des amis par-tout au besoin.

L'ALCADE *lui imposant silence avec sa baguette & s'adressant à Alphonse.*

L'action dont vous vous êtes rendu coupable est criminelle, & vous expose à une poursuite terrible.

A L P H O N S E.

Je ne crois pas, d'après ce que je vais produire, que les loix, ni vous qui devés en être l'organe, puissés me disputer la possession

d'Isabelle: Tenés, (*tirant de sa poche le contrat signé du père*) voici un contrat en bonne & due forme que j'oppose à ma détention: demandés à M. Sedillo s'il peut nier de l'avoir signé, ainsi que Madame Leonarda & toute la famille.

L'ALCADE *après avoir lu.*

C'est un contrat contre lequel il n'y a rien à dire. . . . Je ne fais, Monsieur Sedillo, ce que vous pouvés opposer à ce titre; si c'est là votre signature & celles de votre famille, que voulés-vous dire?

S E D I L L O.

Qu'il y a ici de la supercherie, de la mauvaise foi; que j'ai cru, en le faisant, signer le contrat du Capitaine Rodrigue.

L'ALCADE.

Il n'est pas question ici du Capitaine Rodrigue, & vous avés signé le contrat de M. Alphonse Osorio.

S E D I L L O.

D'accord; mais croyant signer celui du Ca-

P ij

pitaine ; car jamais je ne donnerai ma fille à un
fils de Médecin.

O S O R I O.

Et cela pourquoi ?

S E D I L L O.

Parce que je suis leur antagoniste & que je
me déclare pour tel.

O S O R I O.

Je suis bien éloigné de prendre ici la défense
de mon fils ; car je m'oppose encore bien plus
que vous à ce qu'il épouse votre fille ; mais je
pense que si cela arrivoit , ce seroit beaucoup
d'honneur pour elle.

S E D I L L O.

Je ne suis pas de cet avis.

L' A L C A D E.

Ils s'aiment, dites-vous, . . . Pourquoi vous
opposés-vous donc à rendre vos enfans heureux ?

O S O R I O.

Parce que ma résolution est inébranlable.

S E D I L L O.

Parce que ma volonté est invariable.

L' A L C A D E.

Allés au diable , Messieurs , & puisqu'il n'y a
pas moyen de vous accorder , je vais dicter mes
Sentences. . . Oh çà , Greffier , allés en ordre . . .

L E G R E F F I E R *lit.*

Primo. Don Pacheco - d'Osorio , - y - Fryas ,
- y - Albraque , Baron , Médecin ; contre Ema-
nuel Sedillo. . .

L' A L C A D E.

Cette Cause est remise , & sera portée à l'Uni-
versité ; réserve à moi de revoir la sentence
qu'elle prononcera ; de l'approuver , ou de la
porter en cour.

L E G R E F F I E R *continue de lire.*

Secundo. Le nommé Fabrice de la Ronda ,
pour vol de deux mules , duquel il a été atteint
& convaincu. . .

F A B R I C E *se jettant aux genoux de l'Alcade.*

Ah ! pour l'amour de tous les saints du calen-
drier ! Vous allés me condamner vraiment sur

une chose dont je ne suis pas autrement com-
pable ; & vous allés sacrifier ma pauvre vie par
un jugement inique.

DIEGO.

Avec votre permission, Monsieur, je ne puis
laisser condamner ce garçon qui vraiment est
innocent ; c'est moi qui l'ai engagé à tirer ces
deux mules de l'écurie de M. le Docteur, sous
prétexte qu'on avoit parié avec M. Oforio que
nul ne pourroit lui jouer ce tour. Le fait est
qu'ayant eu besoin pour l'exécution du projet
que nous avons formé, M. Alphonse & moi,
de deux montures, j'ai cru qu'il étoit plus na-
turel de les prendre dans l'écurie de M. son
père, que d'aller les chercher ailleurs, & que
père & fils pouvoient bien quelquefois avoir
communauté de biens.

FABRICE.

Vous voyés, M. l'Alcade, que je suis inno-
cent.

L'ALCADE.

Que tu es ignorant?... Oui, ma foi, & un
peu imbécille.... Relève-toi.

FABRICE.

On voit bien que les titres sont à bon marché
dans ce pays.

L'ALCADE.

Ecrivés, Greffier : le fus-mentionné déchargé
de son accusation. Condamné seulement à la
correction du fouet, si sa contre-partie l'exige,
pour s'être prêté à cette supercherie..... De
plus confiscation des douze pistoles qu'il a
reçues.

FABRICE.

Ah, miséricorde!

L'ALCADE.

N'ayés plus peur de la corde, mon enfant,
on vous pardonne cette fois ; mais que ceci
vous serve de leçon.

FABRICE.

Grand-merci, Monseigneur,..... mais mes
douze pistoles.....

L'ALCADE.

Retirés-vous.... Mettés, Greffier, débouté
de son appel.... Passons.

LE GREFFIER.

Tertio donc Accusé de rapt , Alphonse Olorio . . .

L'ALCADE à *Alphonse*.

C'est vous , Monsieur ?

ALPHONSE.

Je me nomme ainsi.

LE GREFFIER.

Et Diego , surnommé Bajocco.

L'ALCADE à *Diego*.

C'est vous , je pense ?

DIEGO.

Comme vous voudrés ; mon vrai nom cependant est Pédrille ; celui-ci n'étant qu'adoptif.

L'ALCADE.

Que dit-il là ?

DIEGO.

Je dis que mon véritable nom est Pédrille.

L'ALCADE.

Garguille Babilie

SEDILLO.

Pédrille ! Je me sens tout ému à ce nom.

L'ALCADE.

Qu'avez-vous donc ?

SEDILLO.

Je ne fais mais il porte un nom que je ne puis entendre sans me rappeler un fils qui se nommoit ainsi & que j'ai perdu il y a près de dix-huit ans Peut-être il vit encore , mais

DIEGO.

Monsieur , excusés ma curiosité ; depuis dix-huit ans , dites-vous ? . . . N'avez-vous jamais été à Majorque ?

SEDILLO.

Hélas ! oui , pour mon malheur ; . . . c'est-là que j'ai perdu ce fils , ce cher Pédrille ,

DIEGO.

Chaque mot augmente mon trouble & mon incertitude Quoi , à Majorque ! des Barbaresques peut-être

S E D I L L O.

Oui, des Barbaresques me l'ont enlevé.

D I E G O

Quel âge avoit bien ce fils?

S E D I L L O.

Cinq ans.

D I E G O.

Quelle conformité! Seriés-vous par hazard? (*lui donnant une médaille*) Reconnoîtriés-vous

S E D I L L O.

Ah, ciel! tu es mon fils. Oui, cette médaille est celle que je t'avois donnée en bas-âge Par quel heureux hazard te retrouvé-je ici? . . . Hélas! pourquoi faut-il que ce moment de plaisir soit mêlé d'amertume!

D I E G O.

Ah! mon père! quelle heureuse rencontre!

A L P H O N S E.

Quel événement! Je te félicite, Diego.

O S O R I O.

Lui, son fils!

L' A L C A D E.

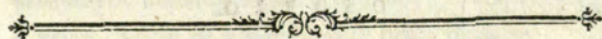
Comme je n'ai entendu qu'à moitié ce que vous avés dit; voudriés-vous bien me mettre au fait?

O S O R I O *haussant la voix.*

Ce Diego se trouve être le fils de M. Sedillo.

L' A L C A D E.

Ah, ah! j'en suis fâché pour lui; car il est complice d'une bien mauvaise affaire.



S C È N E X I X & dernière.

Les Précédens, le Capitaine RODRIGUE, LEONARDA, ISABELLÈ, CHINCILLA, FABRICE.

Le Capitaine RODRIGUE. . . .

TENÉS, Monsieur Sedillo, je vous amène avec Madame Leonarda, deux fugitives, votre fille & votre nièce.

S E D I L L O.

Ah, ma fille! que vous êtes coupable! que vous m'avés causé d'inquiétude!

ISABELLE *se jettant aux genoux de son père.*

Ah! mon père! . . . pardonnés. . . .

CHINCILLA *aussi aux genoux de Sedillo.*

Mon cher oncle!

ALPHONSE.
Isabelle!

DIEGO.

Quelle étrange aventure!

OSORIO.

Ce font, si je ne me trompe, les deux filles que j'ai conduites chés ma sœur!

SEDILLO.

Relevés-vous. . . J'oublie en vous voyant votre imprudence & la peine qu'elle m'a causée. . . . Hé bien, Leonarda, tu me rends ma fille, & moi je te rends un fils.

LEONARDA.

Un fils! . . . Que veux-tu dire?

SEDILLO.

Oui, ce fils que nous avons tant pleuré, le voilà . . . embrâsse-le.

LEONARDA.

Oh! joie inespérée! . . . cher Pédrille! que les larmes que tu me fais verser font douces! . . . Voilà la prédiction accomplie. Ah! . . . que je ne te perde plus, mon fils!

DIEGO.

Oui, je le sens, vous êtes ma mère. Si j'ai passé tant d'années sans avoir le bonheur de vous connoître, je veux réparer ce temps, & employer celui qui me reste à vivre, à vous aimer, à vous chérir & à faire votre consolation.

ISABELLE.

Quoi! Diego mon frère!

CHINCILLA.

Lui, mon cousin! . . . cela pourra bien déranger nos affaires.

Le Capitaine RODRIGUE *après un moment de silence.*

Tout le monde est interdit, & tous sont agités de sentimens différens. . . . C'est donc à moi à parler, morbleu. . . . Ma péroraïson

fera brève. Ecoute, mon cher, tu as retrouvé ton fils & ta fille; je devois être ton gendre, je te rends ma parole, &.... crois-moi, donne Ifabelle à ce jeune homme.

S E D I L L O.

Mais, y penses-tu, Capitaine?

L E O N A R D A.

Maintenant je suis de son avis.

A L P H O N S E.

Quel bonheur imprévu!

D I E G O.

Un instant, ceci mérite attention.

Le Capitaine RODRIGUE.

Je renonce volontiers en faveur d'Alphonse aux droits que je puis avoir sur Ifabelle.
Ils s'aiment, & ton devoir est de faire le bonheur de ton enfant.

I S A B E L L E.

Ah, Capitaine!

A L P H O N S E.

Quelle générosité!

S E D I L L O.

Mais je ne puis comprendre.

Le Capitaine RODRIGUE.

L'étonnement que je vois sur toutes les figures me donne assés à connoître que tout le monde ignore le sujet qui me porte à renoncer ainsi tout à coup à devenir l'époux d'Ifabelle: fâchés donc que comme on est venu m'appeller tantôt, c'étoit Madame de Ramire, sœur de M. le Docteur Osorio, qui me faisoit chercher; que c'est lui qui par un effet du hasard a rencontré Ifabelle & sa cousine abandonnées de leurs amans, pour suivis eux-mêmes par des brigands; que c'est M. Osorio qui leur a procuré un asyle chés sa sœur les croyant étrangères toutes deux. Or voici ce qui est arrivé. Cette Madame de Ramire, ayant obtenu d'Ifabelle, par ses soins généreux, l'aveu de son secret, de son nom & le sujet de sa fuite; cette aimable femme me fit appeller, ainsi que Madame Leonarda, & nous fit à tous deux le tableau le plus vrai & le plus

touchant de la situation où se trouvoit Isabelle & du danger qu'il y auroit à forcer son inclination. . . . Elle m'a attendri, morbleu, & j'aurois mieux perdre encore l'œil qui me reste que d'être la cause du malheur de ces jeunes gens. Voilà ce qui me détermine à retirer ma parole & à vous rendre la vôtre. Regardés-moi en effet, regardés votre fille: me sied-il, à mon âge, fait comme je suis, avec un corps usé & tronqué, de vouloir être l'époux d'une fille, belle, aimable, à la fleur de son âge; qui ne trouveroit en moi qu'un dégoûtant invalide avec lequel elle seroit forcée de passer ses plus belles années? . . . Non, non, ne me parlés plus de cette folie; je dois la réparer. . . . A propos, M. Osorio, Madame votre sœur m'a dit que vous étiez mal ensemble depuis long-temps, mais qu'elle espéroit que cette occasion lui procureroit les moyens de faire sa paix avec vous. . . . Ma foi, c'est une bien honnête femme, une femme rare, qui joint à toute la délicatesse de sentiment qui caractérise son sexe, une philosophie, une justesse de raisonnement qui la rend infiniment respectable.

ALPHONSE.

ALPHONSE.

Ah! mon père, consentés à mon bonheur.

L'ALCADE.

Ma foi, Messieurs, quoique je n'aie compris que la moitié de ce discours; j'opine toujours que vous mariés ensemble vos enfans, que vous deveniés amis & que vous vous désistiés de vos accusations réciproques.

OSORIO.

Mais, Monsieur l'Alcade, cela vous est bien aisé à dire. . . .

Le Capitaine RODRIGUE.

Et encore plus aisé à faire pour vous, ce me semble. . . . Allons, mon ami Sedillo, c'est à toi de toute façon à faire les premiers pas vis-à-vis du Docteur; car c'est lui qui tient le coq.

ALPHONSE.

Que de reconnoissance je vous ai!

ISABELLE.

Monsieur le Capitaine, je vous assure que ce

Q

trait de générosité me feroit désirer d'être à vous, s'il n'existoit point d'Alphonse.

D I E G O.

Sous quel diable de masque la vertu ne va-t-elle pas se nicher?

S E D I L L O.

Monsieur le Docteur, le bien de nos enfans doit l'emporter sur notre amour-propre consentés-vous à leur union?

S E D I L L O *hésitant.*

Que faire?

L E O N A R D A.

Regardés-les, Monsieur le Docteur, ne vous attendrissent-ils pas?

C H I N C I L L A.

Songés, Monsieur, au bonheur que vous leur préparés.

L ' A L C A D E.

Allons, Monsieur Otorio, foyés généreux, foyés père.

O S O R I O.

J'y consens donc, . . . Mais je vous avertis que je ne puis lui donner que ce qu'il a du bien de sa mère.

A L P H O N S E.

Vous me donnés tout, mon père, & je ne demande plus rien.

S E D I L L O.

Il ne prendra pas non plus ma fille sur un fumier.

Le Capitaine R O D R I G U E.

Soyés tranquilles tous deux de ce côté : Madame votre sœur m'a chargé de vous dire que si ce mariage a lieu, elle fait votre fils son unique héritier ; ainsi vous n'aurez pas besoin de dénouer les cordons de votre bourse pour le marier.

L E O N A R D A.

Que je suis satisfaite! . . . Viens, ma fille, que je t'embrasse.

I S A B E L L E.

Ma mère! mon père! oublies ma faute.

Q ij

LEONARDA.

N'y pensons plus, ma fille.

SEDILLO.

Oh çà, M. Osorio, j'espère que nous n'allons plus faire qu'une même famille, que vous m'accorderés votre amitié & que vous oublierés ce qui s'est passé aujourd'hui.

OSORIO.

Oui, de bon cœur;... mais renoncés à la médecine, ou laissés-vous instruire par moi.

L'ALCADE.

Je crois qu'on peut déchirer le protocole d'aujourd'hui?

OSORIO.

Oh oui.

SEDILLO.

Sûrement.

DIEGO.

Avec votre permission, Messieurs, je vois que tout le monde est satisfait : je le suis infiniment, au delà même de mes espérances; cependant, le dirai-je? il manque encore quelque

chose à mon bonheur. Il y a ici une demoiselle Chincilla qui a eu grande part aux événemens de cette nuit, fera-t-elle la seule oubliée dans ce jour heureux? Accordés-là moi, mon père!

CHINCILLA.

Vos bontés pour moi, Monsieur Sedillo, me font espérer que vous ne m'oublierés pas dans cette occasion.

SEDILLO.

Tu mériterois bien que je te récompensasse autrement; mais je te pardonne en faveur de mon fils, de mon cher Pédrille.... Oui, mon fils, puisque tu l'aimes & que tu crois qu'elle peut te rendre heureux, je te l'accorde.

CHINCILLA.

Ah! je vous reconnois bien là à tant de bontés..... Mon père! (*elle lui baise la main.*)

SEDILLO.

Tu le veux bien au moins, Leonarda?

LEONARDA.

Je ne demande pas mieux que de faire le bonheur de mes enfans.

ALPHONSE.

Quel heureux dénouement! . . . mes vœux sont satisfaits; je possède Isabelle.

ISABELLE.

C'est à vous, Capitaine, que je dois toute la félicité dont je vais jouir. . . Soyés assuré que je ne l'oublierai jamais, & si j'osois prétendre à quelque chose de plus, ce seroit que vous refassiez avec nous le reste de vos jours.

Le Capitaine RODRIGUE.

J'accepte votre proposition avec bien du plaisir, & je veux être pour l'un & pour l'autre l'ami le plus vrai & le plus essentiel que vous ayés.

FABRICE.

Monsieur, de grace! n'oubliez pas un pauvre diable qui a été trompé, séduit par quelques pistoles; mais dont l'intention n'a jamais été mauvaise.

SEDILLO.

Va, va, tes excuses sont superflues, je suis garant que tu n'y entendois pas malice & M. Osorio voudra bien te pardonner.

L'ALCADE.

Avant de nous séparer, je veux dicter à tous une sentence, mais à laquelle il faudra que vous vous conformiez sans réplique.

T O U S.

Volontiers, volontiers.

L'ALCADE.

La voici. . . . Je veux. . . . que les nocés se fassent chés moi.

T O U S.

De bon cœur; nous le voulons bien.

DIEGO à *Alphonse*.

Permettés que je vous félicite à mon tour sur votre heureux succès. . . le hazard, comme vous voyés, vous a mieux servi que les hommes. . . . ainsi va le monde; & tel se donne les violons & se croit un grand homme parce qu'un événement lui aura réussi, quand dame fortune y aura coopéré plus que lui. Un mannequin à sa place, & la chose ne seroit pas moins arrivée. Tout bien considéré, que devient le grand

homme?... le grand homme!... difons mieux,
l'homme qui se croit grand..... Allons, foyons
de bonne-foi, & avouons ingénument que
nous avons été l'un & l'autre *BIEN PLUS*
HEUREUX QUE SAGES.

FIN.



WIM
RZESZÓW
BP*

ST

511